

LA FIN DES SUPERS



EMMANUEL MONGE

Emmanuel Monge

La Fin des supers

© Emmanuel Monge, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9852-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

D'une pichenette, il l'aurait redressée, lui, cette grue qui venait de s'écraser sur la chaussée. Mais son costume était au fond de son sac, et il était hors de question de se changer ici, sur un strapontin. La circulation se densifiait, le bus avait déjà une demi-heure de retard. Face à lui, son cabas sur les genoux, une ménagère dégageait une odeur d'oignons. À quelques centimètres de son visage, un ventre occultait le paysage défilant à travers les vitres. La morne avenue du Général Leclerc ne l'étonnait plus. Depuis vingt ans, ce trajet, de son domicile au bureau, lui paraissait immuable. Vingt longues années à travailler consciencieusement dans ce cabinet de comptable, à perdre son temps et son énergie. « Collaborateur en expertise comptable », comme l'annonçait pompeusement son contrat de travail. Un gratte-papier, un remplisseur de tableaux, rien de plus. Seulement, ce travail lui était vital. Non pour une question financière, aucun emprunt irraisonné ne le prenait à la gorge. Ni pour assurer un avenir à d'éventuels rejetons : célibataire affirmé, sans descendance, il revendiquait son droit à la chasteté. Cet emploi subalterne était sa couverture, son excuse pour vivre comme monsieur tout le monde dans ce centre-ville médiocre. Hippolyte Séraphon était un Super-héros. Il aurait bien sur préféré un emploi plus prestigieux, comme journaliste au *Daily Planet*, ou rentier de la grande bourgeoisie, mais sa jeunesse ne lui en avait pas donné les moyens, son père horticulteur et sa mère employée de mairie n'ayant jamais pu l'asseoir sur un tas d'or.

Hippolyte Séraphon assumait son statut de Super-héros depuis près de vingt-cinq ans. Il avait pris le nom de *Cyrano le Vengeur*. Fêré de littérature, il ne s'était résolu ni à un nom zoomorphe tel que *l'Homme Girafe* ou encore *Loup Magnifique*, ni à l'un de ces superlatifs qu'affectionnent les Supers américains : *Superman*, *Wonder Woman*. Conscient de l'inculture de ses collègues pour qui Cyrano n'évoquait plus qu'un vague film du XX^e siècle, il y avait accolé un nom plus suggestif : le vengeur. Lors des congrès de Supers, il était la risée de ses collègues pour qui toute référence culturelle confinait à l'homosexualité. Oui, le monde des Supers n'est pas super en tout...

Enfin descendu du bus, il parcourut d'un pas vif les quelques rues le séparant de son domicile. Il fit un arrêt chez sa maraîchère. Depuis des décennies, son étalage débordait d'appétissantes marchandises. Hippolyte était presque

végétarien, par goût, non par idéal. Petit, dans le jardin familial, il avait vu avec émerveillement s'épanouir les plus belles variétés de courges, tomates et salades. Il était de ceux pouvant différencier la Crimée de la Cœur de bœuf les yeux fermés. Les légumes possédaient une palette gustative si étendue et si subtile que la viande, à leurs côtés, lui paraissait fade. La patronne de la boutique se prénomma Colette. Elle était belle femme, le buste droit et le corsage large. Hippolyte lui trouvait un brin de vulgarité. Elle avait de la bourgeoisie les grands airs, le maquillage trop généreux et les bijoux voyants. Elle tenait du bas peuple sa jupe trop courte et sa langue bien pendue. Sa voix rauque et ses expressions fleuries lui donnaient plus l'air d'une tenancière de bordel que d'une honnête marchande. Commère comme pas deux, elle avait une connaissance fine du quartier, des nouveaux amours, des infidélités passagères, comme des difficultés conjugales. Voyant entrer Hippolyte, elle toisa ce beau quinquagénaire qu'elle trouvait nettement à son goût. De par sa profession de Super, Hippolyte avait le torse large et le muscle saillant. Il était grand, le visage fin et les yeux d'un bleu si limpide qu'il en faisait oublier les gris citadins. Ses cheveux bruns et courts laissaient deviner une calvitie débutante. Suivant l'exigence de son patron, il était toujours impeccablement rasé.

— Et pour mon beau comptable, qu'est-ce que ce sera ? déclama-t-elle.

Elle se permettait ce ton familier, car Hippolyte l'avait récemment invitée à dîner. Il y avait été contraint, l'insistance de la dame se faisant de plus en plus pesante. Depuis, les allusions lourdingues quant à leur possible relation, loin de cesser, devenaient quotidiennes. Hippolyte, qui ne se voyait pas mettre une femme dans sa vie, ne savait plus comment s'en dépêtrer. Plus problématique, depuis quelques mois, il soupçonnait Colette d'avoir percé le secret de sa double vie. De manière désinvolte, elle lui signalait de menues injustices auxquelles Hippolyte, contraint par sa condition de Super-héros, se devait de réagir. Sur ce point, la commission internationale des Supers est très stricte : toute injustice doit être immédiatement réparée. Le Héros y contrevenant s'expose à une sanction allant du blâme à la perte de son statut, mais surtout, il développe de douloureux troubles psychosomatiques. Chez Hippolyte, le manque d'intérêt pour une injustice réveillait sa sciatique qui lui déchirait la fesse droite. Ainsi, il intervenait dans des litiges de voisinage et autres petites injustices mesquines.

Pour l'heure, son cabas empli de délicieux légumes, car la maraîchère avait un don pour dénicher la marchandise la plus goûteuse, Hippolyte paya discrètement et s'éloigna.

— À demain mon chou ! beugla la tenancière. Je suis à ton entière disposition si tu veux palper mes melons !

Sidéré par ce langage, atterré que l'on puisse déclamer de telles vulgarités sous l'œil goguenard des petites vieilles du quartier, Hippolyte lui adressa un hochement de tête gêné et s'en fut en rasant les murs. Il se doutait bien que la belle Colette ne se contenterait pas longtemps de ce chantage affectif.

Arrivé chez lui, il verrouilla prestement la porte, ramassa *la Gazette des Supers* que Curtis, un vieux Super-héros cul-de-jatte rescapé des combats intersidéraux de la fin du XX^e siècle, lui livrait quotidiennement, et s'en fut s'avachir sur le canapé. Sa deuxième journée de travail débutait. Son appartement était modeste, de petite taille, mais convenait pleinement à son mode de vie. Dans le salon, les murs étaient couverts d'étagères chargées de livres. Ils constituaient son cœur, son âme, la véritable source de sa puissance. En eux, il puisait la beauté, la poésie et l'énergie lui permettant, chaque jour, d'assumer son statut de Super, et de repartir au combat. Des estampes japonaises, témoins de ses années d'apprentissage auprès de son maître Goku, parsemaient son intérieur. Dans la cuisine, une large ardoise lui permettait de s'adonner à l'une de ses passions : l'écriture de Haïku, ces poèmes japonais aussi brefs que puissants. Seule concession au confort, sa chambre possédait un lit à deux places. En célibataire assumé, Hippolyte dormait seul, mais son corps d'athlète exigeait de l'espace pour se reposer. Jamais il n'avait usé de son apparence, indéniablement agréable, pour séduire une femme. Le devoir de réserve, essentiel à sa profession, ne pouvait, selon lui, s'accorder avec un mode de vie frivole. Les Supers américains qui passaient leur temps à courtiser la journaliste de seconde zone et à culbuter l'hôtesse, n'avaient évidemment pas sa hauteur morale. Une autre explication plus prosaïque était que Hippolyte, fils unique, fruit d'une éducation traditionnelle religieuse, et n'ayant connu durant ses jeunes années que l'amitié virile de ses camarades d'internat, n'avait jamais été à l'aise avec les femmes.

Confortablement calé dans ses coussins, il prit le temps d'éplucher *la Gazette des Supers*. Les derniers arrêtés et autres réglementations en cours de discussion au sein de la commission internationale étaient relayés, et mollement commentés par un journaliste manifestement acquis au pouvoir en place. S'étalant en manchette, l'inusable débat sur le costume des Super-héros faisait les gros titres : « Le collant moulant devra dorénavant être porté sous le slip ». Voilà à quoi s'amusait la commission ! Rédiger une horde de règles aussi ridicules que superflues au lieu d'aborder les vrais problèmes : pourquoi l'injustice semble toujours aussi vivace alors qu'une armée de Super-héros veille ? D'où viennent les pouvoirs des Super-vilains, ces alter ego des Supers, toujours prompts à pousser l'humanité au fond du gouffre ? Mais, depuis des années, les

discussions techniques sur la taille des capes ou sur la couleur des costumes nationaux accaparaient la commission. La légèreté de pensée et l'influence des Américains portaient grand tort aux institutions internationales. Hippolyte, qui développait un eczéma de l'entre-jambes au contact direct de son super-costume, en pâtirait le premier. Les articles détaillés quant à la dernière victoire de Batman sur le Joker, et sur les fastueuses vacances que venait de passer le couple *so glamour* de Superman et de Wonder Woman, ne lui firent même pas hausser un sourcil. Du côté de l'Europe, de nombreux Supers se plaignaient de l'impossibilité de concilier leur éthique avec les politiques actuelles. Les Italiens et les Grecs passaient dorénavant la majeure partie de leur temps à secourir des migrants contre l'avis des gouvernements. Dans les villes et régions ayant succombé à un populisme plus ou moins teinté de xénophobie, la notion même de justice devenait mouvante. Quant à la Russie, les Supers semblaient totalement dévoués au pouvoir en place. Rien n'y faisait, actions militaires au mépris du droit international, fraudes électorales à grande échelle, ou même empoisonnement d'opposants politiques, aucun Héros ne réagissait. À se demander si les Super-vilains n'y avaient pas définitivement gagné. Sur ce dernier point, *la Gazette* se faisait critique et dénigrait les Supers qui avaient, selon ses dires, vendu leurs idéaux à une élite corrompue.

Après ce tour du monde de mauvaises nouvelles, il se rabattit sur la feuille de chou locale, livrée quotidiennement par le service postal. L'information de proximité lui était vitale, elle constituait la base de son travail de justicier. Dans la rubrique faits-divers ou dans les pages économiques, il repérait les traces de malversations, les douteux passe-droits, ou autres infractions. Même dans la rubrique nécrologique, il scrutait les possibles fraudes à la succession. Depuis des semaines, le journal se faisait l'écho des prochaines élections municipales. Le maire sortant, avec qui Hippolyte entretenait de difficiles relations, était au coude à coude avec son principal rival, orateur hors pair, encore inconnu il y a quelques mois. Les nombreux articles survolaient rapidement le fond du débat d'idées pour se concentrer sur les péripéties les plus croustillantes, bons mots et autres tirades assassines des candidats. Dans cette campagne électorale, la désinformation allait bon train et ne semblait nullement gêner les différentes parties. Dans les pages faits-divers, la mort d'un enfant tombé d'un balcon attira son attention. Il s'agissait d'un immeuble bien connu, empli de malfaçons, dans lequel, depuis des années, les inondations succédaient aux incendies. Le promoteur était un proche du maire et ne semblait pas inquieté par la justice.

Interrogé par les journalistes, il déclarait que : « les classes populaires devaient redoubler de vigilance vis-à-vis de leurs enfants » et que : « de tels accidents ne se voyaient pas dans les quartiers huppés de la ville ». Sans oser l'ajouter, il n'était pas loin de penser que la vie d'un enfant pauvre ne justifiait pas toute cette agitation. Que pouvait faire un Super-héros pour une victime déjà morte ? Hippolyte cherchait cependant toujours à marquer le coup. Il fouillait la vie privée du bourreau et exhumait quelques dossiers pouvant lui porter tort.

Lassé de tant de médiocrité, Hippolyte empoigna son téléphone et composa le numéro de son ami Juan Lopez aussi connu sous le surnom de Super Lopez. Après trois sonneries, ce dernier décrocha. Il parlait une langue connue de lui seul où s'entremêlaient le catalan, le castillan et des bribes de français. Qu'importe son jargon, Hippolyte était toujours ravi d'entendre la voix vive et nasillarde du Super espagnol. Lui seul savait le tirer de la morosité de son quotidien. Des actuelles dérives populistes, des travers de l'espèce humaine, il faisait une comédie légère rendant, en fin de compte, futile toute réaction courroucée.

— Juan, vieil ami, comment va la vie à Barcelone ?

— ...

— Des élections frauduleuses à la *Generalitat* ? Le quotidien quoi !

— ...

— Ha ha ! Pendu par la ceinture du haut du téléphérique ! Il a bien dû confesser quelques magouilles ?

— ...

— Tu en fais trop Juan... Tu as toujours été excessif. Nu sur la place de Catalogne, pour quelques dessous de table... En France, c'est l'ensemble de la nation qu'il faudrait faire défiler nu. Le niveau de richesse n'influence en rien le désir de frauder. C'est juste plus visible chez les milliardaires...

— ...

— Oui... Évidemment... Nous ne sommes théoriquement pas là pour ça. La justice humaine devrait s'en charger et nous, nous concentrer sur les catastrophes

naturelles et les Super-vilains. À propos, comment va Aznaro Malefica, ton vieux rival ?

— ...

— Toi aussi, tu en es arrivé là... Je n'ai également plus le temps de combattre Lord Slugly. Les chats perdus et les décharges sauvages occupent toutes mes nuits.

— ...

Un double appel retentit :

— Juan mon vieux, j'ai Captain Berlin qui cherche à me joindre. Peut-être une vraie urgence ? Je te rappelle, *hasta luego*.

Captain Berlin était un autre ami de Hippolyte. Tous deux partageaient la passion de la poésie et des belles lettres. Ils en avaient passé des soirées, incognito, à deviser sur la justesse de Rilke et la délicatesse de Rimbaud.

— *Hallo Fritz*, comment va le plus musclé des intellectuels allemands ? Ta super Angela n'a pas encore sauvé l'Europe ?

La blague était mauvaise, mais elle fit néanmoins rire les deux Supers. Il faut dire que la politique européenne n'avait, depuis des décennies, rien d'amusant.

— ...

— Ah oui, ça, c'est un problème !

— ...

— Et ils défilent en botte, au pas de l'oie, sans que cela dérange les autorités ?

— ...

— Tu sais, en théorie, avec les néofascistes, la seule véritable parade est l'éducation des masses.

— ...

— Oui, tu as raison, il y a urgence, on ne peut plus se permettre d'attendre une génération. Et si tu essayais de retourner leurs propres armes contre eux ?

Inonde leurs sites web de désinformations et de théories du complot. Tu pourrais faire courir la rumeur que Hitler était gay ? Ils sont tellement stupides que ça pourrait les dégouter du néonazisme.

— ...

— Le fair-play, au point où nous en sommes...

— ...

— Oui oui, réponds à ta ligne rouge, je patiente.

Le silence s'installa quelques secondes. À l'autre bout du fil, Hippolyte percevait la voix tendue de Captain Berlin en discussion avec les plus hautes autorités de son pays. La conversation reprit :

— ...

— Un incendie au Reichstag ? Tu n'as effectivement pas une seconde à perdre. Appelle-moi si nécessaire mon bon ami, je me battrais volontiers à tes côtés contre ces obscurantistes.

— ...

— *Tschüss* mon vieux.

Il raccrocha.

Captain Berlin était l'exception, il menait de vrais combats. La plupart des Supers européens accomplissaient des actions dérisoires comme sauver des alcooliques de la noyade. Un sous-fifre du système, la petite main d'une société aux rouages rouillés, voilà comment Hippolyte se définissait désormais. Il s'en alla dans la cuisine. Malgré le caractère exceptionnel des légumes de Colette, il n'arrivait jamais à se mitonner un plat correct, on ne peut pas être Super tout le temps...

La ligne rouge sonna. Il prit le temps de finir son sauté de légumes. Cette ligne de communication spéciale était à la disposition des autorités municipales et nationales. Depuis des années, elle ne sonnait plus que pour lui demander d'empêcher quelques manifestations, ou de ne pas se mêler des affaires des dirigeants. Il décrocha, écouta quelques secondes son interlocuteur, et finit par raccrocher. Un adjoint désagréable lui demandait de se rendre immédiatement à

la mairie pour une mission de la plus haute importance. Évidemment, Hippolyte se devait d'obéir. Discuter avec ce maire corrompu l'intéressait peu, mais son serment de Super l'obligeait à servir les institutions légales. Il enfila son costume, ouvrit la fenêtre de son appartement situé au sixième étage, et s'envola vers la mairie.

Survolant rapidement la ville, il prit de l'altitude. À cette hauteur, il parvenait à oublier la médiocrité du genre humain, mais ses super-yeux furent attirés par un spectacle aussi lamentable que dramatique. Sur le pont suspendu enjambant le large fleuve bordant le centre-ville, une poignée de jeunes hommes gesticulait. Hippolyte décida d'ignorer ce détail pour foncer vers la mairie où une mission plus importante l'attendait. Mais, immédiatement après avoir détourné les yeux, une douleur électrique lui déchira la fesse droite. Sa sciatique le rappelait à sa mission. Il leva les yeux au ciel. Ce serment de Super-héros, cette obligation de rigueur morale, même si elle fut initialement utile, les enferrait désormais dans une surenchère de l'action. Comment pourrait-il expliquer à la commission internationale qu'aujourd'hui, il ne s'agissait plus de combattre, mais plutôt de choisir ses combats ? Les sollicitations se faisaient chaque jour plus nombreuses, et les Supers y perdaient le sens même de leur mission. Devoir réagir à la moindre injustice, les avait rendus esclaves d'une population assistée.

Changeant brutalement de cap, il se dirigea vers le pont. Au sommet du pylône ouest, quatre silhouettes finissaient leur ascension. Ces étudiants devaient s'ennuyer pour se lancer de tels défis. Ils venaient de gravir un des câbles porteurs et, tels des funambules, caracolaient à plus de cent mètres de hauteur. Surplombant le fleuve, le premier, le regard halluciné, écarta les bras en croix, et déclama une tirade à la rime pauvre témoignant de sa supériorité sur ses trois acolytes. Les deux suivants, l'estomac noué, avançaient prudemment à quatre pattes. Le dernier se déplaçait lentement, lançant alternativement de part et d'autre du câble, des regards apeurés et des gerbes de vomissements alcoolisés. En vol stationnaire, Hippolyte vint se placer face à eux, les bras croisés, le sourcil froncé. Les trois étudiants se tenaient debout au sommet, le dernier finissait péniblement son ascension. Le premier des larrons aperçut alors le Super. Il avait la mèche tombante, le regard hautain et le sourire narquois de l'homme à qui la vie donne toujours raison :

— Eh les mecs, beugla-t-il, y'a un Super !

Et il se jeta dans le vide. Ces deux compères, après un bref moment d'hésitation, retrouvèrent leur courage et sautèrent également. Il fallut quelques secondes au dernier pour comprendre la situation et, après un dernier haut-le-cœur, il se laissa basculer. Hippolyte ne réfléchit pas, son instinct le guidait. Il

piqua rapidement et, effectuant une élégante spirale, rattrapa les quatre inconscients. Il les déposa sur le tablier du pont et s'apprêtait à les sermonner, quand leurs voix avinées s'élevèrent. Ils chantaient, Hippolyte n'en revenait pas ! Ils chantaient un vieux générique télévisé que des générations d'étudiants éméchés se transmettaient :

— Capitaine Flam tu n'es pas...

Ils le méprisaient et s'amusaient à ses dépens. Il s'envola, laissant ces dégénérés à leur raillerie. Son estime en prit un sacré coup. Qu'avait-il fait pour devenir la risée des étudiants ? Il ne faisait pourtant que son travail, servir l'intérêt général. Y avait-il quelque chose de honteux à cela ? Les bâtiments du centre-ville défilant, il se remémorait sa vie. Le bac en poche, il s'était lancé à corps perdu dans des études littéraires, au grand dam de ses parents. Ses soirées étaient studieuses, et s'il avait parfois poussé la porte d'un café, ce n'était que pour discuter de la poésie de Charles Peggy ou de Paul Valéry. Jamais il ne s'abaissait à ces beuveries collectives qui entretenaient les prétendues traditions estudiantines. Il avait passé brillamment sa khâgne, lorsque ses super-pouvoirs étaient apparus. Il y a un dogme chez les Supers : des super-pouvoirs doivent être utilisés, ils ne peuvent être remisés le temps de finir ses études. Mais c'est pourtant bien ce qu'il avait tenté de faire. Il s'était accroché à la lecture de Flaubert et de Maupassant, mais, venue du fond de son organisme, une énergie noire et incontrôlable s'accumula. Il avait eu beau s'entêter, même les sept tomes de *La Recherche* ne purent contenir sa puissance. Il explosa alors périodiquement, pris d'accès de violence autant physique que verbale, insultant ses professeurs, malmenant ses camarades. Il fut renvoyé de son lycée. La mort dans l'âme, il n'eut d'autres choix que de débiter sa carrière de Super. Il retrouva un peu de joie auprès de son maître Goku qui, en plus du contrôle de sa puissance, lui enseigna l'art de la poésie japonaise. Aujourd'hui, l'esprit étudiant, vif, brillant et insoumis, semblait avoir disparu.

Il parvint sur le perron de la mairie. S'engouffrant dans la double porte battante, il tomba face au buste de la Marianne. Il se figea, son cœur palpita, son œil s'humidifia. C'était pour elle, rien que pour elle, qu'il se battait depuis tant d'années. Elle était son véritable amour, celle guidant le peuple épris de liberté et de justice sur les barricades de Paris, celle accueillant généreusement les migrants européens fuyant la guerre et la misère en rade de New York. Cette Marianne, issue des Lumières, éclairée et éclairante, ne l'abandonnait jamais. Il

bifurqua rapidement et emprunta un couloir latéral.

Il déboucha dans la salle du conseil. La garde rapprochée du maire était au complet. Des gros balourds à l'air patibulaire faisaient le pied de grue aux portes, refoulant tout visiteur indésirable. Des petits chafouins, l'air mauvais et le sourire vicieux, passaient de nombreux coups de téléphone. Une épaisse fumée de tabac et d'effluves de whisky embaumait l'atmosphère. Sur les murs, les portraits des anciens maires contemplaient cette agitation. Avec le temps, les grandes barbes sages et les lunettes studieuses avaient laissé place à la chemise ouverte et aux chaînes en or. Le maire actuel trônait en fond de salle, derrière un immense bureau ovale. Son visage était large, son sourire éclatant laissait apparaître une dent en or. Ses grosses mains velues étaient ornées de chevalières. Son crâne rasé de près et sa moustache broussailleuse rappelaient à son auditoire qu'il ne supportait pas la demi-mesure. Il siégeait, ses bottes en écailles de crocodile sur le bureau, et le cigare aux lèvres. Son verre de whisky se calait naturellement entre le bas de son thorax et le haut de son ventre proéminent. De cette masse avachie, fusaient des ordres cinglants, des plaisanteries douteuses, et des remarques vulgaires. Monsieur le maire, aussi nommé Henri Boumbanqueur, était à la manœuvre. D'une main de fer et de sa grosse voix, il dirigeait ce petit monde fébrile et soumis. Henri Boumbanqueur n'avait pas véritablement d'idéologie ni de programme politique. Son parti se confondait avec son réseau d'influence, et l'amélioration du quotidien de ses administrés n'avait de sens que s'il en tirait un bénéfice personnel. Dans cette atmosphère enfumée, Hippolyte s'avança, bousculant sans ménagement les gorilles qui lui bloquaient le passage, et se planta devant le maire. Après quelques secondes, ce dernier se rendit compte de la présence du Super. Il ricana, leva son cigare, et s'exclama :

— Ah ! Voilà notre Super-héros. Non, mais regardez-moi ça ! Il a mis son slip par dessus son costume !

L'assistance s'en alla d'un éclat de rire gras et sonore. Hippolyte restait de marbre. La grosse voix du maire continua :

— Mon cher Cyrano, vous n'êtes pas sérieux ! Comment pouvez-vous vous faire surnommer le Vengeur avec un accoutrement pareil ?

— Si la vue de mon uniforme vous indispose monsieur le maire, je peux me retirer, répliqua sèchement Hippolyte.

— Ne prenez pas la mouche, votre slip m'importe peu... Tenez, moi je n'en

mets jamais, au cas où...

Ses adjoints se fendirent d'un rire quelque peu forcé.

— Venons-en aux faits, monsieur le maire. Pourquoi m'avoir fait appeler ? Que me voulez-vous ?

Ne prenant même pas la peine de le faire asseoir, Henri Boumbanqueur lui exposa la situation :

— Je n'irai pas par quatre chemins. Ma femme a disparu ce matin. Mon contrat de mariage est inattaquable, empli de clauses protectrices. Elle ne peut pas espérer faire un bon divorce. Elle n'est donc pas partie pour une histoire d'argent. Je pense que cette bonne femme s'est bêtement fait kidnapper. Les prochaines élections municipales approchent. Mes adversaires politiques n'hésiteront pas à utiliser mon épouse pour me faire chanter.

Les petites magouilles de ce maire corrompu n'intéressaient pas Hippolyte, aussi tarda-t-il à répondre :

— Et en quoi puis-je vous être utile ? Vous avez bien une police pour enquêter ?

— De quoi vous mêlez-vous ? Laissez la police faire son travail et faites le vôtre. Je vous demande de retrouver ma femme. Qui a été élu par le peuple ? Qui représente ici nos institutions ? Vous ou moi ?

Hippolyte savait la police profondément corrompue et incapable de résoudre la moindre enquête. Il s'amusait à mettre le maire devant ses contradictions. Après des années de coupes budgétaires et de travail de sape du système municipal, Henri Boumbanqueur s'était certainement enrichi, mais ne pouvait plus compter sur un service public compétent. Le maire, qui côtoyait depuis quelques années Cyrano le Vengeur, savait bien que ce dernier ne pouvait se soustraire à une demande émanant du premier représentant du peuple. En effet, lors du *Serment du Super*, devant la commission internationale, le jeune Super-héros, tout juste sorti de sa longue et exigeante formation, jurait de respecter la justice et les institutions de son pays. Le maire s'était légèrement redressé et rougissait :

— Je vous demande de retrouver ma femme, gronda-t-il. Cette ville est pleine de racaille contre laquelle vos pouvoirs semblent bien peu efficaces.

— De la racaille en ville ? Peut-être pourriez-vous d’abord balayer devant votre porte ?

Le visage du maire se barra d’un rictus méprisant :

— Balayer ? C’est un travail de Super-héros maintenant ! Votre mission achevée, vous irez me nettoyer les trop nombreuses décharges sauvages qui enlaidissent notre cité.

Sans un mot, Hippolyte tourna les talons, et sortit de cette cage aux fauves. Les regards noirs des conseillers municipaux le suivaient. Sous la mandature précédente, il en avait mis un certain nombre sous les barreaux. Le maire le manipulait, Hippolyte n’avait d’autre choix que de servir l’intérêt général. Cette outre avinée de Henri le savait et en abusait. Ainsi, depuis des années, il diminuait les impôts locaux, et faisait faire le travail d’assistance et de maintien de l’ordre par le Super. Il coûtait moins cher... Quant à sa femme, cette « vieille truie » comme il aimait à la surnommer, le maire n’y tenait pas plus qu’à son écharpe tricolore. Seulement, en période électorale, il avait besoin d’elle pour donner l’illusion d’un couple modèle. Hippolyte soupçonnait le candidat de l’opposition d’être le commanditaire de cet enlèvement. Ignace de la Vorèle, aristocrate déchu devenu prince de la nuit, était un habitué des coups tordus. En quelques années, il avait étendu son emprise sur toutes les discothèques de la ville, et les jeunes bourgeois décérébrés, sautillant sur les pistes et vidant goulûment leurs cocktails, ne faisaient que l’enrichir. Madame la maire était cependant un gros morceau, pour ce candidat débutant. Il pouvait l’utiliser pour faire chanter Henri, ou pour salir sa réputation, mais l’affaire pouvait tout aussi bien se retourner contre lui. Ce serait alors Henri Boumbanqueur qui tirerait les marrons du feu, remonterait dans les sondages, et s’envolerait vers un deuxième mandat.

L’horizon du Héros s’obscurcissait. Il devenait le servent du pouvoir en place. Personne n’était dupe, lui et le maire se détestaient, mais il se devait d’obéir. Il était loin le temps où les Super-héros étaient admirés, considérés comme des demi-dieux...

Il rentra chez lui. Son trajet fut interrompu par des petits malfrats forçant les garages des quartiers huppés à la recherche de grosses cylindrées. Il s'abaissait quotidiennement à ce type d'intervention. Il se savait taillé pour les pires catastrophes, éruptions volcaniques, météorites et, bien sûr, Super-vilains. Mais même son pire ennemi, Lord Slugly, semblait le boudier. Ce *british* démoniaque n'était plus réapparu depuis leur dernier combat. Il faut dire qu'il avait fini dans un bain d'acide... Hippolyte pensa à cet hypocrite de Batman, qui parvenait toujours à ressortir un de ses nombreux super-ennemis. Il triomphait systématiquement, faisait la une des journaux, et récoltait gloire et honneurs. À se demander s'ils n'étaient pas de mèche...

Arrivé à son appartement, il referma la fenêtre, tira soigneusement le rideau, et alluma le séjour. Tout en songeant à cet enlèvement, il commença à se déshabiller. Un Super ne se change pas en tournant rapidement sur lui-même, non... Hippolyte empoigna une de ses bottes souples. Elles étaient aussi solides que difficiles à déchausser. Infiltrer l'opposition afin de glaner des informations, voilà ce qu'il avait de mieux à faire. Il enleva son slip rouge. Mais par où commencer ? Il ne s'agissait pas de s'encarter et d'aller faire du tractage sur les marchés. Il devait viser directement l'entourage proche d'Ignace de la Vorèle. Il fit tomber son costume et examinait son entre jambe, quand la porte de la salle de bain s'ouvrit brutalement.

Dans le plus simple appareil, Hippolyte se mit en position de combat. La porte était entièrement ouverte et laissa apparaître une jambe longue et fuselée. Elle était vêtue de bas et laissait deviner un porte-jarretelle. Lord Slugly n'était pas aussi séduisant, mais Hippolyte se méfia tout de même. Le reste du corps apparut progressivement. Il était ferme et musclé, mais possédait des formes féminines. La poitrine opulente était engainée dans un soutien-gorge qu'un rien aurait suffi à faire sauter. Malgré une éducation catholique soignée, le Super sentit poindre un début d'intérêt. Enfin, la chevelure et le visage se dévoilèrent :

— Salut, mon beau, je t'attendais...

Colette ! Hippolyte en resta médusé.

— Eh bien, je vois que tu es également très légèrement vêtu.

Elle laissa trainer son regard sur le bas ventre du Héros. Il attrapa rapidement son slip et l'enfila. Colette fit une moue marquant sa désapprobation.

— Comment êtes-vous entrée ? L'interrogea-t-il.

— Oh ! Je n'ai pas toujours été vendeuse de légumes. Ta serrure n'est pas non plus très récente.

La démarche chaloupée, elle s'approcha du Super, lui mit la main sur l'épaule, et passa dans son dos. Hippolyte ne savait comment réagir. Il ne s'agissait pas d'un ennemi à proprement parler, même si l'intrusion dans son appartement pouvait être qualifiée d'effraction. Dans cette situation délicate, le code des Supers ne lui était d'aucun secours. Colette s'employa à lui masser les trapèzes et, délicatement, l'invita à s'asseoir confortablement sur le canapé. Elle savait y faire, et toute l'expérience du Héros n'y pouvait rien. Au corps à corps, elle le dominait. Changeant de tactique, il engagea la conversation :

— Colette, c'est évidemment un plaisir de vous voir, mais une mission de la plus haute importance m'a été confiée. Je...

— Il n'y a pas de mission plus importante que de faire plaisir à sa maraîchère...

Disant cela, elle installa son opulente poitrine sur le front du Super, et entreprit de lui masser les pectoraux. Hippolyte insista :

— Un enlèvement des plus odieux, un chantage politique, une énigme que la police est incapable de résoudre...

Colette arrêta son petit jeu et vint s'asseoir à ses côtés. Elle lui posa la main sur la cuisse.

— La police est incompétente et corrompue. Voilà cinq ans qu'elle n'a pas résolu d'enquête. Raconte-moi cette histoire d'enlèvement. Et gare à toi ! S'il n'y a rien de véritablement passionnant, tu vas passer un mauvais quart d'heure.

Une lueur d'excitation éclairait le regard de la maraîchère. Sans le savoir, Hippolyte venait de faire mouche. Elle ne résistait pas à une énigme, et pour un secret bien gardé, elle aurait vendu père et mère. Depuis vingt ans, son réseau d'informateurs s'élargissait. Tous les secteurs de la ville étaient infiltrés. Elle n'était pourtant pas liée à la mafia locale. Connaître les petits secrets de la ville

était son passe-temps.

Hippolyte raconta alors minutieusement son entrevue avec le maire. Colette, attentive, lui fit préciser l'identité de chaque participant et les paroles exactes prononcées. Elle le massait toujours, de la cuisse à la naissance de l'aîne. Redoutant la fin de son récit, il voulut lui fournir une première interprétation de la situation. Elle l'interrompit brutalement :

— Tu ne peux pas, pour le moment, tirer de conclusion solide. Il te manque trop d'éléments.

Sa main s'arrêta, et elle se tourna face au Super.

— Que vas-tu faire ? Par où vas-tu commencer ?

Elle semblait l'interroger, afin qu'il ne fasse pas fausse route. Hippolyte avait bien noté le changement d'attitude de la maraîchère. Cette enquête débutante l'électrisait. Elle semblait dans son élément, comme entourée de ses légumes.

— Je dois creuser du côté de l'opposition, infiltrer l'équipe d'Ignace de la Vorèle, et y glaner des informations.

— C'est bien mon grand, de mon côté je vais convoquer quelques-uns de mes indics. Tout cela sent l'arnaque de haut vol...

Elle se colla au Super. Hippolyte, voyant la discussion s'achever et sentant la jambe de Colette le frotter, s'empessa de la questionner :

— Mais qui es-tu ? Tu me sembles bien informée pour une maraîchère.

Elle ne répondit pas, lui sourit, attrapa son sac à main, et en sortit un porte-cigarette. Elle en alluma une, inspira une longue bouffée, et lui souffla la fumée à la face.

— Je ne fume que pour mieux réfléchir, comme Sherlock Holmes. Je n'ai pas vraiment de vice, hormis la contemplation des beaux mâles... Je ne roule pour personne, et ne tire aucun bénéfice des affaires que je résous... Penses-tu que ma place serait plutôt dans un commissariat ?

Hippolyte la dévisageait, l'air interrogatif.

— Je n'ai pas eu la chance de faire des études, et je n'aurais jamais pu supporter le carcan réglementaire de la police, conclut-elle.

Le Super se leva précipitamment. Il ramassa sa cape et son costume moulant. Y insérant une jambe, il bredouilla que l'opposition tenait une réunion secrète au Macumba, et qu'il devait partir au plus vite. Toujours étendue sur le canapé, la cigarette fumante, Colette tendit le bras, agrippa fermement son slip, et le tira violemment. Hippolyte s'effondra au côté de la belle à demi nue. De sa voix rocailleuse, elle lui murmura à l'oreille :

— Tu as été mal renseigné, mon beau... Ce soir Ignace n'est pas au travail, mais de sortie avec une de ses maîtresses. Quant aux réunions, elles ne se tiennent pas au Macumba...

Hippolyte, figé, attendait la suite, mais Colette s'était interrompue. Elle lui reniflait le cou. La situation l'amusait, elle ne lâchait plus son nouveau jouet. Revenant à son oreille, Hippolyte sentit son haleine chaude :

— Mais tu trouveras surement Glandumou, le secrétaire de section, au Rétro. Ce dégénéré y traîne toujours.

Aristide Glandumou, cet avorton puant ! Chef de section ! Hippolyte le connaissait bien. Ils travaillaient tous les deux dans le même cabinet comptable. Pour se faire bien voir des patrons, Glandumou ne ratait jamais une occasion de dénigrer ses collègues. C'était un tire-au-flanc passé expert dans l'art de grappiller des heures supplémentaires et des jours de congés. Le Super connaissait toutes ses combines. Il bondit, enfila en un éclair son costume, et se retourna vers Colette.

— Merci pour tout ! Le devoir m'appelle.

Il s'envola par la fenêtre. Colette ne dit rien. Elle finit tranquillement sa cigarette, se leva, passa à la salle de bain, et enfila un peignoir. Il lui reviendrait rapidement.

Le Rétro, un des tripots d'Ignace de la Vorèle. Depuis deux ans, ce quadragénaire avait fait main basse sur tout ce que la ville comptait de discothèques. Hippolyte avait observé avec méfiance ses acquisitions frénétiques. Ignace sortait l'argent à pleines poignées de ses costumes trois-pièces, et raflait tout : boîtes de nuit, back room échangeistes, salles de jeux clandestines, maisons closes de luxe, comme bordels de bas étage. La majorité municipale comme la pègre historique semblaient impuissantes. Henri Boumbanqueur avait bien essayé de limiter son expansion, ou tout du moins de la monnayer, mais des règlements de compte anonymes et ciblés l'avaient découragé. Cette trop rapide ascension était suspecte, le Super se promit de questionner Colette.

Il volait depuis quelques minutes, rasant les immeubles afin de ne pas se faire repérer, quand ses super-sens aperçurent un objet en chute libre. Se rappelant l'article de journal sur ces enfants tombant des balcons, il obliqua son vol et fonça vers le corps. Il le rattrapa à quelques mètres du bitume, mais à la place d'un enfant, il découvrit le visage joufflu et larmoyant d'un des plus grands banquiers d'affaires de la ville.

— Mais de quoi vous mêlez-vous ? Super-héros de malheur ! gémissait le banquier. On ne peut même plus mourir librement ? Une loi m'interdit elle de me suicider ?

Le pauvre homme sanglotait. Lui, dont les taux d'usurier étranglaient les familles. Lui, qui se pavanait de sa proximité avec les grands de ce monde, était tombé au plus bas. Hippolyte le déposa délicatement, et voulut lui poser une main fraternelle sur l'épaule. L'autre s'écarta vivement :

— Ne me touchez pas ! Vous êtes comme les autres !

Il tomba à genoux et se mit à se cogner le front contre le trottoir. Hippolyte n'avait jamais aimé les banquiers, ils s'arrangeaient toujours trop vite avec le pouvoir en place. Leur métier n'était certes pas de tout repos, mais c'était la première fois qu'il en rattrapait un se jetant de son building. Il tenta bien de l'interroger, il déploya des trésors d'empathie afin de comprendre les ressorts de son geste, mais l'autre restait cloîtré dans son mutisme. La tête en sang, il fixa le Super, et lui dit d'une voix faible :

— Je n’ai jamais cru en vous, personne ne croit plus en vous. Disparaissez !

Hippolyte n’insista pas et s’envola. Que la population ne croie plus en lui, cela le dérangeait peu. Il n’y avait que les Supers américains pour penser que les super-pouvoirs émanaient de la croyance populaire. Cela faisait d’eux des demi-dieux et les arrangeait bien. Ce pervers narcissique de Superman en abusait régulièrement lorsqu’il déclamait aux foules :

— Je suis beau, je suis fort, mais je ne suis que l’émanation de votre foi. Je suis le meilleur de vous-même.

Son maître Goku, lui aussi, lui avait inculqué ce type de croyance. Depuis, Hippolyte avait grandi. Il voyait ses pouvoirs comme une conséquence de l’énergie sombre de l’univers s’invitant parfois dans notre monde. Comme un volcan crachant ponctuellement le trop-plein de chaleur accumulé dans les entrailles de la Terre. Il n’était donc pas un surhomme, mais le simple fruit du hasard. Les Supers russes avaient démontré cette hypothèse, mais allez l’expliquer à la commission internationale ! Hippolyte appréciait les Russes pour leur intelligence et leur rigueur intellectuelle. Ils avaient cependant un côté autocratique horripilant.

Le Rétro tenait plus du hangar que de la discothèque. Des néons grésillants accueillaient les clubbeurs en mal de vingtième siècle. Mais seule la décoration se voulait vieillissante, les prix de l’entrée et des consommations avaient été actualisés. Les videurs, des brutes épaisses aux goûts vestimentaires très arrêtés, sélectionnaient une population convenue et sans originalité. Hippolyte atterrit face à eux :

— Super en mission spéciale ! déclama-t-il. Veuillez me laisser entrer.

Les deux gorilles le toisèrent et, d’un air goguenard, se jetèrent un regard.

— Dégage le guignol ! lui lança le plus proche.

Le Super ne bougea pas. La masse abrutie des fêtards commença à grogner derrière lui.

— Tu comprends pas quand on te parle ! On veut pas voir ta gueule ici.

Retourne au bal masqué !

Tout en l'insultant, les videurs souriaient. Des étudiants éméchés bousculèrent Hippolyte, et tentèrent de forcer le passage. Il gardait un calme olympien. Il n'avait jamais aimé la violence, il recherchait toujours une conciliation. Mais quand la bêtise s'associant à la vulgarité se mettait en travers de son chemin, il considérait la force brute comme légitime.

Il saisit les deux gorilles aux poignets, et d'un habile saut périlleux pénétra dans la boîte de nuit. Les videurs se retrouvèrent à terre, leur bras formant un angle improbable avec leur corps. Le Super entra dans la grande salle. En ce début de soirée, peu de tables étaient occupées. Une lumière rouge et tamisée éclairait des canapés de velours. Les serveurs s'agitaient, préparant des litres de breuvages qui irrigueraient les veines de la clientèle. La piste de danse, encore vide, scintillait sous les projecteurs. Les gogo danseuses se tortillaient déjà à leur barre, excitant les premiers clients. Ces filles étaient sélectionnées spécifiquement par le patron qui avait un faible pour les femmes bien formées de moins de vingt-cinq ans. Dans un petit salon, en retrait de la salle principale, un groupe d'individus mâles trinquait. La chemise auréolée de sueur, le pantalon froissé, ils levaient leurs verres sans discontinuer, et éclusaient, les unes après les autres, les bouteilles de whisky. Heureusement, les serveurs les ravitaillaient sans sourciller. À une extrémité de la table, un homme chétif, le cheveu gras et la calvitie précoce, contemplait les fesses fermes et arrondies de la danseuse la plus proche. Ses yeux ne quittaient pas ce spectacle, mais son verre trouvait tout de même le chemin de son gosier. Hippolyte s'approcha rapidement, et saisit l'avorton par le col de la chemise. Suspendu à bout de bras, ce dernier dut délaissier son excitante vision. Le Super planta son regard dans les yeux globuleux d'Aristide Glandumou. Son visage n'était qu'à quelques centimètres de la peau squameuse du petit comptable.

— Glandumou, petite vermine ! J'ai quelques questions à te poser.

Le corps apeuré d'Aristide pendouillait comme un tas de chiffons. Hippolyte s'apprêtait à débiter un interrogatoire en règle, quand les compagnons de table, voyant leur chef de section mal en point, décidèrent d'intervenir. L'alcool et l'amitié virile devaient leur donner des ailes, aucun d'entre eux n'aurait osé défier le Super en état de sobriété. Ils commencèrent par l'abreuver de toutes les insultes qu'un esprit macho et étriqué pouvait inventer. Certains empoignèrent des bouteilles par le goulot, en cassèrent le fond, et les lui jetèrent. Hippolyte

détacha son regard d'Aristide et, d'un coup d'œil, réévalua la situation. Il avait estimé que ce ramassis de trouillards ne lèverait pas leur derrière. Il jeta le comptable par-dessus son épaule, et fit face aux nouveaux assaillants. Glandumou fut propulsé vers le podium où déambulait l'irrésistible danseuse. Son cerveau pervers vit avec plaisir se rapprocher le postérieur de ses fantasmes mais, dans un très beau mouvement de rein, la beauté virevolta et effectua un langoureux demi-tour, laissant à la place de ses splendides fesses une barre aussi étincelante que solide. Aristide se la prit en pleine face, et glissa mollement aux pieds de sa dulcinée. Le Super empoigna la table, l'arracha, et la jeta sur les hommes assis sur la banquette du fond. Voyant leur effectif diminué de moitié, les autres perdirent toute assurance. Certains filèrent en douce, d'autres balbutièrent quelques excuses. Seul un obèse court sur pattes, la face rouge, fanatisé tant par l'ascension politique de son candidat que par le litre de whisky absorbé, se rua sur Hippolyte. Il courra de toute la vitesse que lui donnaient ses petites jambes. Il leva ses bras boudinés, et s'apprêta à abattre ses poings sur le torse du Héros. D'un puissant revers de la main, Hippolyte gifla le petit gros. Ce dernier s'immobilisa. Cela faisait longtemps que personne ne l'avait corrigé ainsi, avec autant d'assurance. Une larme coula sur sa joue et il se souvint de son père, si souvent absent, mais tant admiré. Laissant son assaillant à sa rêverie, voyant le reste de la troupe s'esquiver, le Super retourna à son interrogatoire. Au pied de la barre, Aristide Glandumou était recroquevillé en position fœtale. La danseuse s'était éloignée sans la moindre considération pour cet avorton. De nouveau suspendu aux bras du Super, le petit comptable esquissait un sourire forcé et sanguinolent.

— Glandumou, ne joue pas au malin, lui murmura Hippolyte. J'en sais beaucoup sur toi. Suffisamment pour te faire perdre ton travail et le peu d'amis que tu as.

Hébété, Aristide dodelinait de la tête. Il essaya de bafouiller une réponse, mais sa voix se perdit dans une écume de bave et de sang.

— De tes magouilles avec Séverine la pimbêche des ressources humaines, jusqu'à tes falsifications de déclarations d'impôt, poursuivit le Super. Ton collègue de bureau, sait-il que tu fais tapiner sa femme pour cinquante euros de l'heure ?

Ses yeux s'écarquillèrent brusquement. Hippolyte tenait sa proie.

— Maintenant que l'on se comprend bien, tu vas gentiment répondre à mes questions. Premièrement, comment ton chef, de la Vorèle, réussit-il à amasser autant d'argent ?

Péniblement, mais sans se faire prier, Glandumou articula :

— Ze ne *fais* pas, le patron ne nous dit rien pour l'arzent. Il *f* en occupe avec *fon affofié*.

— Son affofié ?

— Non, *fon affofié*, une *efpèfe* de dandy vaguement efféminé.

Un dandy efféminé, voilà qui expliquait bien des choses... Mais Hippolyte était pressé :

— Je sais que ton chef est en soirée galante, tu vas être gentil de me donner l'adresse de sa garçonnière.

Glandumou sourit péniblement, il n'en était que plus laid :

— *Effeptionnellement* le *fef* n'est pas en *couferie*... Il est en *rendez-fous*.

Glandumou se tut et regarda le Super. Il lui semblait pouvoir reprendre l'ascendant. Comprenant que cet avorton ne comptait pas cracher le morceau, Hippolyte soupira. Décidément, il n'aimait pas la violence. Le véritable super-pouvoir n'est pas de combattre et de vaincre des malfrats, il réside dans la subtile capacité à discerner, à tout moment, le bien du mal. Un tel pouvoir requérait des années d'apprentissage et d'entraînement. On était loin des gros muscles et des réflexions binaires habituellement prêtées aux Supers. Mais aujourd'hui encore, sa finesse d'analyse ne lui serait d'aucun secours, et il devrait recourir à des expédients plus brutaux. Il leva son poing bien en face du visage d'Aristide qui se décomposa.

— Le patron est en *fisite* à l'*anfienne* fonderie. Ze doit le retrouver dans 2 heures *fur* les quais.

L'ancienne fonderie, dans la zone industrielle désaffectée, un lieu idéal pour les criminels, mais aussi un coupe-gorge pour les honnêtes gens.

Hippolyte survolait l'ancienne fonderie. Autrefois, fierté industrielle de la ville, l'usine tombait en ruine, cheminées effondrées, fourneaux éventrés, moules et tuyaux à terre. Elle avait servi un temps d'atelier clandestin où se raffinaient les drogues les plus pures mais, le toit menaçant de s'écrouler, cette reconversion avait pris fin. Des cuves de produits inflammables y restaient stockées, et déclenchaient régulièrement des incendies.

Le Super atterrit prudemment dans ce qui avait été la cour principale. Risques d'effondrement, dépôts sauvages d'ordures et de produits toxiques, émanations de gaz non identifiés, chaque recoin était une entorse à la loi, et un danger pour l'ordre public. La sciatique du Héros se réveilla et manqua de lui paralyser la jambe. Il dut promettre à son inconscient de revenir mettre un bon coup de balai dans le secteur. La douleur s'atténua. Il put pénétrer dans le plus grand des édifices. Ses pas résonnèrent sur le vaste plancher de tôle. Une décennie d'abandon et d'incurie jonchait le sol. Les murs en brique délabrés rougeoyaient. Un des antiques hauts-fourneaux était allumé et émettait une faible lumière. Des nappes de fumées corrosives flottaient au gré des courants d'air. Hippolyte était tendu. La dernière fois qu'il était entré dans cette fonderie, son ennemi juré avait tenté de le précipiter dans un bain d'acide. Il avança lentement. Ses super-yeux finirent par repérer une silhouette ligotée à une chaise. À sa chevelure, il s'agissait d'une femme. Restant dans l'ombre, il se rapprocha. Furieuse, l'épouse du maire se débattait, les mains et les pieds joints, un bâillon bien ajusté. Elle n'avait pas la corpulence de son escroc de mari. Son argent bien mal acquis lui permettait de retoucher régulièrement chaque partie de son anatomie. Il en résultait une silhouette flatteuse, mais de bien mauvais goût. Sa bouche de canard et son nez acéré lui donnaient un air zoomorphe. Ses hanches, ses fesses et son ventre, régulièrement amincis par des liposuccions, ressemblaient à un champ de cicatrices. Seuls persistaient, au milieu de ce morceau de haute technologie, une paire de seins entièrement naturels. Elle les avait élégants, fermes et opulents, sans être trop voyants. Hippolyte détourna les yeux et scruta les alentours. La femme continuait à se débattre. Face à elle, s'élevait un haut trépied. Un contrepoids pendait en son centre. Le mécanisme retenait une corde, elle-même fixée à ce que Hippolyte identifia comme une lame de disqueuse. Il ajusta sa super-vision, et s'aperçut que, non seulement la lame était en rotation rapide, mais que la corde qui la retenait était sur le point de rompre. Enduite de

miel, elle faisait le bonheur d'une colonie de rats noirs. Si le poids tombait, la lame irait trancher la gorge liftée de madame la maire. Le Super bondit et ne mit qu'une seconde à la rejoindre. Il voulut empoigner la chaise, mais ses mains passèrent au travers des barreaux, et se collèrent sur une enclume enduite d'une substance collante. Voyant sa proie immobilisée, la silhouette ligotée se releva. Sa poitrine traversa la face du Héros, elle ôta son bâillon, et ébouriffa sa chevelure.

Un éclat de rire démoniaque retentit. Hippolyte, dont les mains étaient engluées sur l'enclume, tenta en vain de se redresser. Une silhouette dégingandée apparut au fond de la salle et s'approcha, une canne à la main. Elle portait une redingote en velours vert sur un pantalon gris rayé. Un foulard de soie protégeait sa gorge, et une lourde cape en tweed couvrait ses épaules. Un haut-de-forme et des bagues scintillantes finissaient d'orner ce personnage aux allures de dandy. De ses yeux bleu délavé, il fixa le Super qui se débattait. Sa bouche, surmontée d'une fine moustache, cessa de rire laissant place à un cruel rictus.

— *Hello my gwos frenchie ! I was waiting for you...*

Tu m'as *so* manqué, articula-t-il de sa voix nasillarde. Tu as *appreciate my* hologwamme ? N'est ce t'il pas *beautiful isn't it* ?

Hippolyte venait de comprendre la supercherie, et la complicité de la femme du maire. Il n'arrivait pas à extraire ses mains de cette enclume gélatineuse, et les rats, de leur côté, continuaient à ronger la corde. Il répondit toutefois posément :

— Slugly, anglais de malheur, pourrais-tu, une fois dans ta médiocre vie, éviter d'écorcher ma belle langue ? Ces vingt dernières années à faire tes crasses en France ne t'ont même pas appris à t'exprimer correctement ?

Vingt longues années que Hippolyte le pratiquait : Slugly, le Super-vilain, son Super-vilain. Malgré leur rivalité et leur dégoût réciproque, ils finissaient toujours par se retrouver, comme de vieux amis. Ce dandy anglais était toujours à l'affut d'un mauvais coup pour ternir l'honneur de la France. Il avait écumé tout ce que les bas-fonds comptaient de bordels. Ses instincts primitifs l'incitaient aux conduites les plus viles. Il avait déshonoré bon nombre de femmes, d'hommes et d'animaux. Par la corruption et l'intimidation, il vérolait la société, content de salir ce bel édifice collectif pour satisfaire son plaisir

individualiste. Son péché mignon restait le massacre d'âmes pures. Il tentait régulièrement de faire sauter les asiles d'attardés mentaux, ou de projeter des films pornographiques dans les couvents. Et, depuis des décennies, Hippolyte l'en empêchait. Mais il en était bien conscient, Slugly et lui était intimement liés. Les Supers n'arrivaient pas à se défaire de leur Vilain. Combien de fois Batman avait-il vaincu le Joker ? Seul Captain Berlin semblait s'être définitivement débarrassé de son alter ego démoniaque, mais ce n'était qu'en 1945, il pouvait toujours resurgir... Habituellement, les Supers-vilains apparaissaient suite à une catastrophe nucléaire ou à un accident chimique. Cet événement engendrait leur folie, et leur donnait des super-pouvoirs. Slugly, lui, n'avait été exposé qu'à de grosses quantités d'alcool lors de sa grossesse. Sa mère écumait alors les *pubs* londoniens. Elle mourut quelques années après sa naissance sans jamais lui manifesté la moindre tendresse. Slugly ne connut rien de l'amour maternel, il dut se battre très jeune pour survivre. Comment avait-il acquis ses super-pouvoirs et une telle haine de la France ? Hippolyte l'ignorait.

— Cywano, *tou* n'as pas l'aiw étonné de me wevoiw ? *Remember, the last* fois que nous nous sommes wencontwés, *you* m'a laissé fondwe dans *oune* couve d'acide. *It was not very dgentil...* Heuweusement, *oun* ami m'a infowmé de ta visite. *So nice...* *With my* nouvelle girlfriend, *I* prépare *you* *oune* djolie surprise !

Hippolyte, tout en écoutant cet anglais délirant, tentait de se libérer. Lui répondre permettait de gagner du temps :

— Et pourquoi es-tu sorti de ton bain d'acide, mon vieux ? Tu ne t'y plaisais plus ? Je n'avais pas particulièrement envie de revoir ta face de *rosbif*. Mais rassure-toi ! Malgré la caresse de l'acide chlorhydrique, ta peau est toujours aussi vilaine et rosée.

Sous la puissance de ses super-muscles, l'enclume bougeait, mais il était incapable d'en décoller les mains, probablement de la super glu... L'anglais n'avait pas apprécié sa remarque sur son teint de cochon.

— *Stupid frog, you* va voiwe si *my* peau est vilaine ! *I no longer* besoin de toi... *Just* ta dépouuuille !

Il repartit d'un grand rire lugubre. Forçant son ricanement sordide, il finit par

s'étouffer.

— Tu me refais une fausse route ? Tu sais bien que tu dois être prudent quand tu ricanes bêtement, lâcha Hippolyte d'un ton badin.

Fou de rage, Slugly brandit sa canne qui cracha une gerbe de flammes.

— *I powwais bwuler ta sale gueule de poet, bastard of Cywano. But, I prefer la couper.*

Un sourire mauvais aux lèvres, il détourna sa canne et la dirigea sur la corde qui retenait le contre poids. Les rats fuirent en couinant, la flamme dévora le peu qu'il en restait. Elle se rompit, et la lame fut projetée. Hippolyte avait discrètement fait pivoter l'enclume, et se retrouvait face au danger. La lame s'approcha à toute vitesse. D'un effort surhumain, il releva l'enclume au niveau de son visage, les deux mains toujours collées. La lame percuta la masse métallique qui se fendit en deux. La scie circulaire disloquée retomba à ses pieds. Il souriait, heureux de pouvoir à nouveau écarter les deux bras. Les demi-enclumes restaient collées à ses mains.

— *Stupid french. You are incapable de mouwiiw pwopwement ! You disgust me...*

Le Super-vilain avait prudemment battu en retraite. La femme du maire l'attendait auprès d'un troisième larron. Ignace de la Vorèle n'en menait pas large. Slugly rejoignit ses deux complices, posa un baiser goulu sur les lèvres gonflées de la femme, et brusqua Ignace qui tremblait comme une feuille. Hippolyte perçut l'étendue de la catastrophe. Ces trois-là devaient faire équipe depuis des mois. Il ne s'agissait plus de corruption d'hommes politiques peu scrupuleux. Slugly était le véritable candidat aux élections, Ignace la vitrine, et l'épouse le loup dans la bergerie du maire actuel. Le Vilain avait dû racketter tous les banquiers de la ville, pendant qu'Ignace arrosait copieusement de promesses et de dessous de table tout électeur potentiel. Madame la maire, les renseignant sur les arnaques et les coups fourrés de l'adversaire, avait bien caché son jeu, jusqu'à ce plan machiavélique d'enlèvement qui, s'il aboutissait, leur garantissait la victoire. L'élimination d'Hippolyte en faisait-elle partie ? Une chose était certaine, le mal absolu était aux portes du pouvoir. Slugly murmura

quelques mots à ses complices qui se retirèrent. Il se retourna :

— Enfin seul *my friend* ! déclama-t-il un grand sourire aux lèvres. *I love my new* compagnons, *but there're* un peu lents. Suwtout le gwand dadé avec ses *night clubs*... La gwsse dinde, *dje* l'aime twés fowt ! On s'est wencontwés à l'*esthetic* clinique. *I was treated* pouw quelques *chemical* bwuluwes, elle se faisait *lift* la peau. *She is right now* tombée sous le chawme.

— Mon pauvre gars, répondit Hippolyte en analysant la situation, tu prends vraiment cette femme pour une potiche ? Elle te manipule surement plus que tu ne le crois.

— Ha, *you see* des complots pawtout. *But, this time*, tu étais aveugle. *Dj'ai* gagné ! *I'm the new boss of the city* !

Il laissa quelques secondes au Héros pour répondre, mais celui-ci semblait faire la moue.

— *What ? You're not* d'accowd ? *Tou* vas mouwiw ici *or* *tou* sewas mon serwiteuw le westant de ta *life*...

— Tu me fatigues Slug... finissons-en, veux-tu ?

— *You're right. I don't need* d'oun *super-sewviteuw like you. With your* calvitie déboutante *and your* slip rouge.

Il leva sa canne :

— J'ai *oun* petit quelque chose qui devwrait te combler !

Il pointa sa canne au-dessus de la tête d'Hippolyte, et projeta un puissant rayonnement sur le haut-fourneau voisin. L'alliage se mit à fondre, et une fontaine de fonte en fusion jaillit sur le Super-héros.

— *Oun* bain de fonte ! Ça waffewmit les chaiws ! et il repartit d'un grand éclat de rire.

Toujours immobilisé par les demi-enclumes, le Super ne put qu'esquiver le jet brulant. Dans un réflexe de protection, il s'accroupit et redressa ses avant-bras, s'abritant sous l'acier. La fonte en fusion vint lécher les enclumes, et les porta aussitôt à incandescence. La chaleur fit fondre la super-glu. Les morceaux

métalliques rougeoyèrent et tombèrent aux pieds d'Hippolyte. Il se redressa, et se massa les poignets. Puis, il se retourna vers le Super-vilain qui déjà enrageait :

— Toujours aussi inefficace mon vieux Slug... Quand il s'agit de conclure une belle tirade, tu te prends toujours les pieds dans le tapis... Souviens-toi : « À la fin de l'envoi, je touche », sinon ça ne sert à rien !

Hippolyte s'élança, il comptait bien se débarrasser une bonne fois pour toutes de cette ordure britannique. Froidement, Slugly l'attendait. Lorsque le Super fut à quelques mètres de lui, il ouvrit brusquement sa cape, et laissa s'échapper une meute de Yorkshires volants. Les petits chiens mutants, les yeux injectés de sang, tournoyèrent quelques instants autour de leur maître, puis se jetèrent sur l'adversaire en jappant. Hippolyte s'arrêta. La morsure de ces sales cabots anglais pouvait probablement lui transmettre une sorte de rage britannique, et l'obliger à boire du thé le restant de sa vie.

— Cadeau *of the Queen*, cria Slugly en s'enfuyant. On se wevewwa, fils de poute !

Du revers de la main, Hippolyte écrasa trois Yorkshires, mais fut rapidement débordé par la horde aboyante. Les chiens protégeaient la fuite de leur maître. Il n'eut d'autre choix que de le laisser filer. La soirée lui avait appris bien des secrets, mais elle annonçait de sérieuses complications. La fonte en fusion recouvrait le sol, et les rares structures encore debout s'enflammaient. La vieille fonderie n'était plus qu'un gigantesque brasier dont le Héros s'échappa *in extremis*.

Hippolyte atterrit sur le perron de la mairie. Il inspecta son costume. En fuyant la fonderie en flammes, seule sa cape avait légèrement roussi. Son regard embrassa la façade de la vieille mairie. Près de deux siècles déjà que ce bâtiment néoclassique abritait le cœur de la république. Il avait résisté à bien des épreuves, coups d'État, révolutions, invasions barbares. Ses pierres tenaient bon. Un austère visage masculin représentant l'autorité dominait le fronton. Il surmontait une grande horloge encadrée par deux cariatides symbolisant le jour et la nuit, veille permanente de l'administration. Aujourd'hui, les petits fonctionnaires n'avaient plus de telles préoccupations, les horaires étaient scrupuleusement respectés. Deux personnages, allongés de part et d'autre, représentaient l'océan et le fleuve qui avaient présidé aux destinées de la cité. Au premier étage, alternaient une dizaine d'élégantes fenêtres et de colonnades ioniques. Enfin, quatre atlantes soutenaient de leurs larges épaules l'ensemble de l'édifice. Ils représentaient le courage, la force, l'éducation et la vigilance. Toutes les vertus manquantes à l'actuelle équipe municipale, se dit Hippolyte. Pour représenter la société actuelle, mieux aurait valu installer de nouvelles statues à la gloire de la lâcheté, de l'abrutissement, du nombrilisme et de l'individualisme. Un drapeau décoloré et effiloché flottait mollement dans le ciel nocturne. L'hôtel de ville avait de beaux restes, mais sa façade se lézardait, sa rénovation n'était pas à l'ordre du jour.

Dans la salle du conseil, le Héros retrouva l'équipe de repris de justice épaulant Henri Boumbanqueur. L'ambiance était sombre. Les cendriers s'étaient remplis, et les bouteilles vidées. Les secrétaires et sous-secrétaires continuaient à pianoter sur leur clavier ou à passer des coups de fil, mais l'excitation du début de soirée était retombée. À quelques jours de l'élection, les mauvaises nouvelles s'accumulaient. La disparition soudaine de madame la maire venait de fuiter dans la presse à scandale. Les journalistes ne s'embarrassaient pas de considérations empathiques ou éthiques, ils spéculaient déjà sur les complots et autres trahisons l'ayant poussé à fuir son mari. Dans quel lit était-elle allée se consoler ? Les banquiers et autres usuriers ne voulaient plus soutenir la campagne de Henri. Certains étaient fauchés, et d'autres manifestement apeurés. Le réseau d'influence du maire se détricotait à vue d'œil. Et Henri le savait, il n'y a pas de soutien sans dessous de table. Pour couronner la soirée, un nouveau

balcon venait de s'effondrer, avec à son bord la moitié d'une famille nombreuse. Le peuple criait à la trahison des élites, sa colère semblait attisée par de sinistres individus. Henri avait eu beau dépêcher la police et les gros bras de la pègre, aucun d'entre eux n'avait été arrêté. Il en était sûr, on sabotait les balcons pour salir son image. Dans l'adversité, sa voix se faisait plus tonnante. Il enrageait, il écumait. Ses adjoints faisaient profil bas.

Nullement impressionné, Hippolyte traversa la grande salle et vint se planter face à lui, toujours avachi sur son bureau. Seule la taille des auréoles souillant sa chemise rappelait l'heure tardive. Il mâchonnait son cigare, plus nerveux qu'à l'accoutumée. Après quelques secondes, il prit conscience de la présence du Super :

— Ah ! Vous revoilà ! Du nouveau à m'apprendre, j'espère ? marmonna-t-il en tripotant son téléphone.

Hippolyte dut se faire violence. Il surmonta le dégoût que lui inspirait ce personnage officiel :

— Votre épouse est en pleine forme, monsieur le maire. Elle convole avec l'opposition, et semble bien décidée à ne pas rejoindre le domicile conjugal.

Henri redressa sa face porcine, sa grosse moustache frémit :

— La garce, l'enfant de putain, j'aurais dû l'enfermer dans les chiottes la dernière fois que je l'ai dérouillée...

Comme le Héros restait impassible, il le brusqua :

— Et alors ? Où est-elle ? Qu'avez-vous foutu ces trois dernières heures ? Vous deviez me la ramener. Vous êtes aussi incompetent que les merdeux qui m'entourent ?

— Votre femme a essayé de me liquider. Elle a su s'entourer de puissants alliés. Non seulement, elle est proche d'Ignace de la Vorèle, mais il y a bien plus grave...

Le Héros tentait de ménager quelques effets de manche, mais l'assistance restait indifférente.

— Tu vas la cracher ta pastille ! vociféra le maire.

— Lord Slugly est de retour, lâcha-t-il dépité. Et il est plus décidé que jamais. C'est lui qui soutient de la Vorèle. L'argent, l'influence, les coups bas, c'est lui. Mettre la main sur le pouvoir municipal, voilà son objectif.

Le maire s'était remis à marmonner :

— Mais pourquoi cet homme n'est-il pas venu frapper à ma porte ? Il y a toujours moyen de s'entendre. Avec ce démon dans l'opposition, c'en est fait de ma réélection...

Hippolyte, qui avait cru mal entendre, bafouilla :

— Je vous parle de Lord Slugly, le Super-vilain. Celui qui a fait sauter le couvent des sœurs de la Charité, celui qui a lâché une marée de rats affamés dans l'ancien orphelinat, celui qui crache sur la gastronomie et qui pisse dans le vin !

— Je ne suis pas stupide, nous parlons bien de votre ennemi juré, celui qui selon vous menace le pays tous les quatre matins. Nos chemins se sont probablement croisés, mais sans jamais se gêner... L'homme ne se mêlait pas de mes affaires, et je lui accordais une indifférence permissive...

— Monsieur le maire ! La mairie et moi-même avons toujours activement combattu Slugly. Il représente l'exact contraire de nos principes républicains !

— Oui mon vieux, Lord Slugly est un méchant, dit le maire évasif, et je t'ai toujours laissé le combattre. Mais il faut bien reconnaître qu'il avait le bon goût de ne pas perturber nos activités, jusqu'à aujourd'hui...

— Lord Slugly est le poison même de notre société, réagit le Super outré. Partout où il passe, il sème les germes de la discorde. Rien ne l'amuse plus que de voir des citoyens se déchirer et se haïr. Son objectif est la destruction pure et simple de notre société solidaire et fraternelle ! Et son accession à la mairie serait l'apothéose de ses ambitions... Monsieur le maire, nous nous devons de réagir collectivement. L'enfer est à nos portes. Nous avons de nombreux sujets de discorde mais, face à Slugly, nous devons les mettre de côté et nous unir. C'est la démocratie elle-même qui est en jeu !

Disant cela, Hippolyte savait aussi que l'accession du Super-vilain au pouvoir le mettrait dans une position délicate. Il se devait d'obéir aux représentants officiels de la ville, mais aussi de combattre les Vilains. Il lui faudrait mener l'affaire devant le tribunal de la commission internationale des Supers. Des mois

de procédure débuteraient, le laissant impuissant, pendant que son ennemi accomplirait ses basses œuvres. La commission n'avait jamais prévu de procédure accélérée... Henri ne l'avait pas interrompu, mais il ne partageait pas ses craintes. Il s'était à nouveau avachi, la tête rejetée en arrière, et suçotait son cigare :

— Que vous êtes vieille France, mon cher Cyrano ! Ces vieux idéaux sont dépassés, plus personne ne raisonne de la sorte. On dirait que vous êtes resté bloqué au XXe siècle ! Vous devriez sortir un peu plus, lui dit-il d'un air narquois. En affaire comme en politique, on parle aujourd'hui en termes de rentabilité et de retour sur investissement.

Un silence s'installa. Cette dernière phrase avait eu l'effet d'un uppercut bien ajusté, Hippolyte était sonné. S'accoudant à son bureau, Henri ralluma son cigare, tira une longue bouffée qu'il recracha en un épais nuage. Il fixa le héros :

— Tu vas y retourner immédiatement, lui ordonna-t-il sourdement. Tu vas me liquider tout ce petit monde, Slugly, de la Vorèle et ma femme. Et épargne-moi tes états d'âme. Ni toi ni moi n'avons intérêt à voir l'opposition gagner cette élection... Et débrouille-toi pour qu'Ignace de la Vorèle soit accusé du meurtre de ma pauvre épouse. Ça fera la joie des baveux.

Hippolyte contempla la large face de Henri Boumbanqueur. Celui-ci n'a jamais eu de Super-héros attitré pour le combattre, se dit-il. Certes, il n'avait pas de super-pouvoirs, mais il était aussi toxique qu'un Vilain. Et les citoyens étaient incapables de soutenir une justice en mesure de l'arrêter. Peut-être cette situation leur convenait-elle ? Le monde normal était infiniment plus complexe que celui des Supers... Le Héros acquiesça et tourna les talons. Entre lui et cette ville, quelque chose s'était rompu. Pour la première fois, il quittait la salle du conseil, les épaules voûtées et la démarche trainante. Arrivé dans le hall, il aperçut le buste de la Marianne. Il eut envie de l'enlever, de l'arracher à cette misérable mairie. Il s'approcha. Le regard de la statue le figea : « Ne faillis pas à ta mission, semblait-elle implorer. La faiblesse des hommes a toujours fait partie du monde, il te faut composer avec. Il nous serait aisé de nous enfuir, de nous rouler, nous aussi, dans un individualisme aveugle, et d'oublier une bonne fois pour toutes la France... Mais il y a la fraternité... Et, toi comme moi, nous les aimons encore ces stupides Français. À toi de trouver ta voie, et de ne pas te

trahir ».

L'air nocturne caressait son corps, sa cape brulée flottait au vent, son slip rouge, témoin de son asservissement en ce bas monde, recommençait à l'irriter. Obéir à Henri Boumbanqueur n'était pas envisageable. La liquidation pure et simple d'un être humain ne s'envisageait ni éthiquement ni légalement. La commission interdisait tous meurtres, quelles qu'en soient les circonstances. Depuis l'apparition des Supers, il n'avait existé qu'une seule exception à ce dogme. Et cette dérogation avait déchiré la commission pendant trois longues années. Il s'agissait encore de Captain Berlin. Le Héros allemand avait été autorisé à tuer des hommes à la condition qu'ils portent un uniforme nazi. Il avait accompli sa mission, mais n'en était pas sorti indemne. Trois décennies de psychanalyse, et un abandon total dans la poésie de Rilke, lui avait lentement permis de reprendre pied, et son statut de Super. Même aux heures les plus sombres de la dictature espagnole, la commission avait interdit à Super Lopez de toucher ne serait-ce qu'un cheveu de phalangiste. Ce n'était donc pas un maire corrompu qui contraindrait Hippolyte à un homicide. Il le sentait, cette désobéissance ne lui relancerait pas sa sciatique...

La lune venait de se lever et semblait lui adresser un méchant sourire. Sans but, il survolait la ville. Pour le moment, rechercher Slugly n'avait aucun intérêt. Il lui fallait clarifier ses pensées. Il prit de la hauteur, il fleuretait avec la stratosphère. Le froid se faisait piquant. Lorsqu'il devait réfléchir, l'altitude lui était bénéfique. À la fin de ses années d'études, peu de temps avant son intronisation, il avait effectué une longue retraite sur le mont Fuji. Souhaitait-il réellement une vie de Super ? Cette interrogation, il l'avait soupesée mille fois. Mais, entre une mission de Super-héros et finir dans les couloirs de la commission, administrateur au long court, gratte-papier à vie, il avait choisi son camp et ne l'avait jamais regretté. Mais aujourd'hui, y avait-il encore quelques humains pour l'estimer, pour le remercier d'accomplir sa mission ? « Tu dois trouver ta voie », lui avait murmuré la Marianne. Devait-il persister dans sa mission de Super ou changer de chemin, sortir des sentiers battus ? Il doutait de son utilité même. Le monde avait-il encore besoin de Super-héros ? Étaient-ils nécessaires à l'équilibre des forces ? Jamais aucun Super n'avait osé soulever ce débat... Une autre question se devait d'être posée : l'humanité ne s'en sortirait-elle pas mieux sans eux ? Lui, Hippolyte Séraphon, alias Cyrano le Vengeur, n'était-il pas toxique pour la ville qu'il protégeait ? À force de les assister, de les secourir, peut-être avait-il inconsciemment favorisé l'irresponsabilité des autorités et la dégradation des services publics. Mais, plus grave encore, peut-être que son rôle de bon père de famille, aimant et protecteur, avait infantilisé la population. Et comme un enfant au seuil de l'adolescence, elle se faisait agressive envers son protecteur, testant les interdits, se mettant volontairement en danger. Peut-être vivront-ils mieux sans moi... finit-il par se demander.

Il volait à grande vitesse. Dans cette masse d'air froid, la buée de sa respiration se transformait en milliers de petits cristaux. Il laissa le vide envahir son cerveau, chassant ses pensées contradictoires. Il leur refusait l'accès à son conscient. Les étoiles scintillaient et se moquaient bien de ses états d'âme. Il pensa à Krypton, la planète fictive de Superman. Il en convenait facilement, l'univers des Supers était envahi d'andouilles. Chacun y allait de son couplet pour justifier sa supériorité. Demi-dieu pour Héraclès, le Super grec ; morsure d'une araignée radioactive pour Spiderman ; fils de la planète Vegeta pour son propre maître Goku. Leur univers croulait sous les fausses croyances, les petits mensonges et les véritables escroqueries. À bien y réfléchir, comment avait-il pu

se persuader de la nécessité des Supers ? Et cette commission internationale remplie de pantins cherchant à accroître leurs petits pouvoirs administratifs pour satisfaire leur ego démesuré...

Il effectua un looping, et le prolongeant d'une impeccable chandelle, perdit de l'altitude. À quelques mètres de l'océan, il redressa et fonça vers la ville. Cette froide nuit, ce ciel étoilé, cet immense océan scintillant venaient de le décider. Pouvait-il emprunter une autre voie que celle tracée par ses super-pouvoirs ? Il l'ignorait. Mais il ne continuerait plus à combattre le mal, les Vilains, comme le lui avait enseigné son maître, et comme le réclamait la commission. Il renonçait à ses pouvoirs... Cela était-il seulement possible ? Nul ne pouvait répondre à cette question. L'aventure la plus périlleuse de son existence débutait. Reniant les principes mêmes des Supers, il ouvrait une voie qui pouvait mener le monde à la ruine. Confusément, il sentait que son nouveau destin passait par Lord Slugly. Détruire des super-pouvoirs ne peut être l'affaire que d'un Super-vilain. Ce méprisable Anglais serait-il finalement sa porte de sortie ? Dans l'histoire des Supers, aucun précédent n'avait été jusqu'alors enregistré. Il y avait bien quelques Vilains contraints d'arrêter, pendant un temps, leur activité. Mais ils se refaisaient une santé, se ressoudaient les organes, et revenaient plus méchants que jamais.

— Ah ! se disait Hippolyte, si seulement je pouvais demander conseil à Fritz...

Le Super allemand était le seul à avoir vaincu son Vilain. Mais comment s'y était-il pris ? Jamais il n'en parlait. Cet épisode semblait lui avoir arraché une partie de l'âme. Pendant vingt ans, il avait flotté dans une mélancolie profonde. Hippolyte avait toujours admis que la poésie l'avait sauvé, mais aujourd'hui, une hypothèse plus préoccupante émergeait. La santé, progressivement recouvrée du Héros allemand, n'était-elle pas le signe de la réapparition de son alter ego maléfique ? Le mal pouvait-il être définitivement battu et arraché du monde ?

Hippolyte frissonna. Aucune note optimiste n'égayait la soirée. Retrouver Lord Slugly était un autre problème. Il n'avait jamais découvert sa cachette. N'ayant rien à faire de mieux, il rentra chez lui. La campagne municipale se poursuivait et Ignace de la Vorèle ne pouvait se soustraire à ses obligations. Le candidat finirait bien par le mener à son chef. Arrivant à la fenêtre de son appartement, un autre risque menaçait le Super : il était hautement probable que la belle Colette, loin de rendre les armes, l'attende dans une tenue des plus

suggestives. Il poussa prudemment le volet. Le salon restait dans la pénombre, rien n'avait bougé. Un espoir l'effleura, la maraîchère avait peut-être battu en retraite. Il déambulait prudemment dans la cuisine, quand sa super-ouïe perçut un froissement de papier. Il s'immobilisa quelques longues secondes. Il ne comptait pas se faire piéger par cette femme. Un nouveau froissement se fit entendre. Aucun doute, cela venait de la chambre. Il se campa derrière la porte, banda ses muscles et d'un coup d'épaule l'ouvrit brutalement.

Colette était face à lui, dans son lit. Un livre à la main, elle leva les yeux. Nullement surprise, elle écrasa le mégot qui trônait au bout de son porte-cigarette. D'un reste de pudeur bienvenu, elle tira le drap qui recouvrit son ample poitrine.

— Tu as une belle bibliothèque, dit la maraîchère.

Hippolyte, toujours en position de combat, restait dans l'encadrure de la porte. Il finit par baisser la garde. Après tout, à quoi s'attendait-il ?

— Tu dois être fourbu, mon grand. Tu te douches, ou tu me rejoins tout de suite ?

Le Héros leva les yeux au ciel. Si tel est mon destin... se dit-il. Il sourit à la femme qui n'attendait que lui.

Colette s'était assoupie, il était près de 3 heures du matin. Les lueurs orangées de ville éclairaient le plafond de la chambre. Hippolyte n'avait pas sommeil. Ce tendre interlude l'avait réconforté, mais ses idées noires revenaient, lui refusant tout repos. Il alluma la veilleuse, tendit le bras, et saisit le livre que Colette avait entamé. *Le loup des steppes*, il l'avait souvent relu ce roman de Hesse, mais sa propre quête initiatique finissait en eau de boudin, dans ce petit deux-pièces, avec la maraîchère... Qu'avait-il raté ? Une joue vint se poser sur son épaule :

— Tu ne dors pas, mon grand ?

Il lui sourit et posa son front contre le sien :

— Tu lis Hermann Hesse ?

— Oh, je suis plutôt spécialisée dans le policier, mais en littérature comme dans le commerce de détail, il faut savoir se diversifier. J'ai bien apprécié son *Siddharta*.

— Et tu penses avoir trouvé ta voie, toi ?

— La vie a souvent choisi à ma place, lui souffla-t-elle. Je n'ai pas eu la chance d'être une super-héroïne.

Hippolyte se sentait bien. Il se laissa aller contre ce corps doux et chaud, et ferma les yeux. Colette, maintenant bien réveillée, le fixait de son regard brun :

— Je t'ai attendu plusieurs heures, as-tu trouvé ce que tu cherchais ?

— J'ai surtout trouvé des doutes et des questions sans réponse. Je t'ai quittée pour interroger un petit politicien véreux, et je te reviens avec une certitude quant au délitement de notre société, et une crainte quant à mon existence même.

Il soupira. Cette tirade ne pouvait suffire. Colette, muette, attendait la suite. Il se redressa, la pris par l'épaule, et lui raconta tout : l'incurie de l'équipe municipale, la noirceur du maire, l'immaturité de la population, la manipulation de l'opposition, la victoire proche de Lord Slugly. Hippolyte n'attendait pas de réponse, il s'épanchait, voilà tout. Et vider son sac, pour une fois, lui faisait du bien. Quand il eut fini, il risqua un regard vers sa compagne. Loin de le plaindre, elle réfléchissait. Le regard dans le vague, les lèvres pincées, elle analysait ce

qu'elle venait d'apprendre. Le Super ne sut renouer le dialogue. Au bout d'une longue minute, Colette se détendit et se tourna vers lui :

— Ta carrière de Super-héros vient de se perdre dans les méandres de l'âme humaine. Ils ne t'avaient pas prévenu dans ta super-école ?

Lui caressant l'avant-bras, elle reprit :

— Tu aurais dû te cantonner aux catastrophes naturelles, et ne pas verser dans la politique... Le bien et le mal y sont malheureusement indissociables.

Elle semblait hésiter :

— J'avais l'intention de te prévenir, mais je voulais d'abord être sûre de ne pas me tromper à ton sujet. Depuis quelques semaines déjà, Slugly a fait main basse sur le système bancaire de la ville. Il l'a d'abord utilisé pour financer sa campagne, il est maintenant en train d'asphyxier l'opposition. Les banquiers sont à sa merci. Hier, il a fait kidnapper tous ceux qui pouvaient l'aider à faire pression, épouses, enfants, maîtresses et autres relations inavouables. L'élection est pliée...

— D'où tiens-tu ces informations ? l'interrogea Hippolyte impressionné.

— J'ai mes réseaux, je traîne dans cette ville depuis longtemps, je la sens, je la vois s'épanouir et se recroqueviller. Et contrairement à toi, je ne me suis jamais bercée d'illusions quant à la supposée intelligence collective de nos concitoyens.

Cette nuit, la maraîchère n'avait pas seulement lu de la littérature allemande, elle avait longuement interrogé ses sources et fait chanter des caïds de seconde zone. Le récit que venait de lui faire son amant lui permettait d'ajuster les dernières pièces du puzzle. La trahison de madame la maire scellait la victoire de l'opposition. Celle-ci avait dorénavant une vision d'ensemble du *système Boumbanqueur*. Demain au plus tard, les dernières pièces maîtresses seraient sapées par la corruption ou l'intimidation, ou tout simplement abattues.

— Ce gros porc de Boumbanqueur finira sa carrière en cabane. Condamné par plus mauvais que lui. Domage que son ordure de femme ne l'accompagne pas...

Son ton était amer et Hippolyte lui fit remarquer. Colette lui compta alors une vieille et sordide histoire de leur belle cité. Dans sa jeunesse, elle avait fait partie

d'une troupe de danseuses de cabaret. La jeune meneuse n'était autre que la future maire. La revue se portait bien, et attirait tout ce que la ville comptait de vieux lubriques et de mafieux prospères. Le plus gros d'entre eux, Henri Boumbanqueur, jeta son dévolu sur la meneuse de la troupe, et en fit son épouse. Sous l'influence de ces deux âmes noires, les tenues des filles se firent plus courtes et les danses plus suggestives. Les pauvres danseuses furent finalement contraintes de vendre leur corps aux clients fortunés. D'un numéro de music-hall, le maire et sa femme avaient fait un défilé de prostituées. Colette y laissa quelques-unes de ses amies et ses dernières illusions.

— Et comment as-tu fini dans les fruits et légumes ? lui demanda-t-il avec précaution.

— C'était et c'est encore le dernier secteur résistant au racket de la pègre. Nous nous sommes organisés.

Elle s'arrêta et le regarda, un sourire en coin :

— Il y a aussi des héros dans le légume. Quant à toi, ta position est plus que délicate. Entre Slugly et Boumbanqueur, que vas-tu faire ?

Hippolyte lui détailla les obligations des Supers, son interdiction de supprimer un être humain, sa possibilité de désobéir au maire, mais aussi sa nécessaire obéissance aux institutions légalement élues, et les complications prévisibles lorsque de la Vorèle et Slugly accèderaient à la mairie. Il n'éluda pas le problème posé par la commission des Supers elle-même, incapable de rendre un arbitrage rapide.

— Mais le fond du problème reste la société actuelle, poursuivit-il. Ni la police ni la justice ne sont en mesure de gérer le quotidien. Les services municipaux n'entretiennent plus les infrastructures, et le secteur du bâtiment est si vérolé que le béton a aujourd'hui la résistance du plâtre. Que peut bien y faire un Héros ? Réparer les écoles ? Faire la circulation ? Balayer les trottoirs ?

Colette restait immobile, dans ses bras.

— Et le pire, vois-tu, c'est que je pense que je suis en partie responsable de cette incurie collective. Ma présence les a infantilisés. Plutôt que de réfléchir et de s'adapter aux nouvelles situations, ils préfèrent s'en remettre à moi ! « Cyrano nous sortira de ce mauvais pas... », « Notre Super nous donnera un coup de main ! » répètent-ils depuis quinze ans.

Il conclut :

— Je suis devenu l’esclave de cette ville... Et ma présence devient néfaste.

— Tu y vas un peu fort tout de même. Je n’ai jamais pensé que les hommes providentiels étaient bons pour notre démocratie, mais tu noircis le tableau. Fais le compte des vies que tu as sauvées !

— Oui, j’ai été utile lorsque mon rôle se cantonnait aux catastrophes et aux Super-vilains, mais je n’ai pas su rester à ma place. Aujourd’hui, je deviens toxique...

— Tu te tires une balle dans le pied ! s’amusa Colette. Tu comptes te reconverter dans le déménagement ? Et Slugly, ton Vilain, qui s’en chargera ?

Hippolyte lui expliqua sa nouvelle théorie sur les relations entre Héros et Vilains. L’idée faisait son chemin, elle lui paraissait de plus en plus crédible. Le Héros et son Vilain ne font qu’un. Lorsqu’une source d’énergie noire émerge sur Terre, elle est canalisée par deux individus. L’un hérite de l’énergie créatrice et l’autre de la destructrice. Et ces énergies n’ont de cesse de vouloir se regrouper et retrouver leur unité. Et les Supers, en se combattant, ne font que les repousser.

— C’est désespérant ton truc ! soupira Colette.

— Oui, désespérant... Je soupçonne aussi la commission et certains Supers d’avoir compris depuis longtemps ce curieux phénomène de dualité. Mais ils se gardent bien de le clamer, ils veulent garder leur prestige et leurs petits avantages. Regarde Batman et le Joker ! Copains comme cochons, je suis sûr qu’ils tapent le carton ensemble ! Et ils se livrent régulièrement des combats invraisemblables pour donner le change, et alimenter *la Gazette des Supers*... La commission censure depuis des années le débat sur les Super-vilains. Ils ont besoin d’eux pour exister. Mais ils ne veulent pas que trop de Supers comprennent. Et comme mes super-collègues ne sont pas tous des flèches...

— Tu as tout de même mis vingt ans à t’en douter !

Hippolyte haussa les épaules et se leva. Il lui proposa un café qu’elle refusa lui préférant un thé. Jamais cette plante n’était entrée dans son appartement, elle représentait l’Angleterre impériale et triomphante, l’éternelle ennemie de la douce France. Disant cela et voyant la moue dépitée de la maraîchère, il prit

conscience de la stupidité de ses anciennes croyances. Colette se contenta d'une infusion de thym.

— Je dois me débarrasser de mes super-pouvoirs, dit-il en lui tendant sa tasse. Et pour cela, il me faut réunir nos deux énergies, celle de Slugly et la mienne.

Il s'assit au bord du lit.

— Je pense que seul un combat singulier peut y parvenir, mais hors de question qu'il y ait un vainqueur...

Colette s'assit près de lui :

— Tu joues un jeu dangereux n'est-ce pas ?

— J'avance dans l'inconnu, je ne sais pas exactement comment m'y prendre, ni ce qu'il va se passer. Vais-je redevenir un simple étudiant en lettres, ou allons-nous disparaître ?

— Laissant sur le carreau une veuve sans orphelin, conclut Colette.

L'atmosphère s'alourdit. Il ne voulait pas faire de peine à cette femme qui semblait le comprendre. Mais il n'en pouvait plus de ce rôle de sauveur de l'humanité.

— Je dois contraindre Slugly à se battre en duel. Ce dégénéré d'Anglais n'a jamais aimé ça. Le lâche préfère tendre des pièges et des embuscades. La dernière fois que nous nous sommes affrontés, le combat n'a duré que quelques minutes. Je lui ai déversé un seau d'acide dans le cou. Il n'a pas apprécié et s'est enfui, mais une sorte d'atmosphère électrique nous entourait. Elle semblait vouloir nous projeter l'un contre l'autre. Il a forcé ce barrage, pensant qu'il s'agissait d'une de mes bottes secrètes. Mais, à bien y réfléchir, il s'agissait probablement de nos énergies sœurs commençant leur fusion.

Il s'interrompt :

— Je dois défier Slugly en combat singulier suffisamment longtemps pour que nos énergies se réunissent et empêchent toute fuite !

— Et où habite-t-il ton Super-vilain ?

— Je n'en sais rien. Cela fait vingt ans que nous nous affrontons, et nous n'avons jamais été capables de repérer la planque de l'autre. Nous veillons

jalousement sur nos identités secrètes...

— À quoi ressemble-t-il, Lord Slugly ? On en parle souvent, mais personne ne semble l'avoir vu.

Slugly terrorisait la ville, mais ne se montrait jamais sous sa véritable identité. Les rares personnes l'ayant vu en étaient mortes ou déliraient dans un asile. Seul Hippolyte connaissait son visage. Certains responsables municipaux soupçonnaient Cyrano le Vengeur de s'inventer un ennemi imaginaire. Il se lança alors dans une description fouillée du dandy démoniaque :

— Plutôt grand, la démarche légèrement efféminée, il a, pour un cockney de basse extraction, une silhouette plutôt élégante et un visage fin. Ses yeux bleu délavé ont le froid des pôles, contrastant avec ses lèvres rouges et épaisses. Il a plusieurs dents en or, on n'a aucune hygiène dentaire de l'autre côté de la manche...

Visiblement dégoûté de ses propres mots, il reprit pourtant :

— Sur le plan vestimentaire, il a deux siècles de retard. Il porte le plus souvent une grande redingote en velours vert kaki avec de larges épaulettes. Dans ses grands moments de mauvais goût, il enfle des collants et se chausse de souliers vernis. Il ne quitte jamais sa canne à pommeau de cristal, et ses doigts sont ornés de bagues rutilantes coutant chacune le prix de mon appartement...

Il ajouta méprisant :

— Le métier de Vilain semble plus lucratif que le mien...

— Un dandy anglais habillé comme au 19^e, répéta Colette pensivement. Laisse-moi une seconde, veux-tu ?

Elle prit son téléphone et s'enferma dans la salle de bain. Elle réapparut quelques minutes plus tard, un sourire aux lèvres :

— Trois coups de fil, dont un à une amie spécialisée dans le costume historique. Des gus se trimbalant en haut de forme, il n'y en a pas une dizaine. J'ai pu retrouver l'ancienne femme de ménage d'un Anglais aux élégantes manières, mais au comportement dépravé et lubrique. La pauvre fille a démissionné après quelques semaines, elle n'en pouvait plus de se faire peloter. Je l'ai fait parler, il semble que son ancien patron avait un français détestable et

un accent horripilant.

— C'est notre homme, s'exclama le Super. En vingt ans, il n'a jamais été fichu d'accorder correctement un subjonctif...

Colette le regarda étrangement. Il la pressa :

— Où demeure-t-il ?

— Tu tiens vraiment à tout perdre ?

Il se tut, la regarda et l'enlaça :

— Je n'ai pas vraiment grand-chose à perdre, ce que j'ai de plus précieux tient dans mes bras.

— Drague facile, lâcha-t-elle. Garde ça pour tes groupies. Ton Anglais vit dans un manoir isolé à la sortie de la ville. La fille m'a dit qu'il fallait prendre la route de la corniche et bifurquer à droite après le cimetière militaire anglais.

— Il se planque derrière un cimetière militaire, lui qui n'a aucun honneur...

— Peut-être ne le connais-tu pas si bien que ça !

Hippolyte n'aimait pas les au revoir, encore moins les possibles adieux. Tout en enfilant son costume, il lui bredouilla quelques formules convenues. Il lui promit de revenir vite et d'être prudent. Colette le regarda s'envoler par la fenêtre du séjour, consciente des risques qu'il prenait. Elle savait aussi qu'il ne fallait pas s'attacher à un Super-héros.

Il n'eut aucune difficulté à trouver le manoir. Cette grande bâtisse avait été élégante, mais le temps l'avait malmenée. Le lierre envahissait la façade, des tuiles jonchaient le sol. Le parc n'était pas mieux tenu, la végétation y avait repris ses droits. À quelques enjambées, l'herbe du cimetière était impeccablement tondue, l'*Union Flag* y flottait. L'unique lieu de la région où l'on peut boire son thé en contemplant le drapeau de la reine, se dit Hippolyte. Il ne traina pas dans ce jardin menaçant et longea la façade. Hors de question d'emprunter l'entrée principale, ce vicieux d'Anglais l'aurait sûrement piégée. Il avisa une porte de service restée entrouverte. Ses super-sens ne perçurent pas de danger. Il la poussa prudemment et déboucha dans la cuisine du logis. La pièce, entièrement en pierre, sentait l'oignon et le grailon, odeurs qu'il rattacha à la triste gastronomie d'outre-Manche. Dans la large cheminée, un énorme tournebroche attendait depuis des siècles quelques rôtis. De lourdes étagères supportaient des dizaines de grands bocaux de verre. *Ceylan, Assam, Darjeeling, Earl Gray, Nilgiri*, tout ce que la colonisation anglaise avait produit de thé s'y retrouvait. Maudit *British*, même dans sa cuisine, il me nargue, pensait le Super. Lui n'avait consommé qu'une fois ce breuvage brulant et insipide. Il avait contracté des crampes d'estomac et frisé l'occlusion intestinale. Mon organisme répond à mon âme, se disait-il. Il rejette ce liquide de dégénéré. Slugly, quant à lui, semblait s'en nourrir. La cuisine ne renfermait aucun autre aliment, seules la bouilloire et la théière trônaient sur la vieille cuisinière en fonte. Une petite porte donnait sur la salle à manger. Une immense table en bois aux pieds sculptés en occupait le centre. Un grand vaisselier, une desserte et une lourde armoire complétaient l'ameublement. Des tapisseries, aux motifs floraux et aux couleurs passées, recouvraient les murs. L'ensemble se voulait de style victorien, mais n'en avait pas le faste. Égrenant les secondes, une horloge en marbre troublait le silence. Il marcha légèrement sur l'épais tapis oriental, et s'approcha de deux tableaux que la pénombre lui dissimulait. Il activa ses super-yeux et resta interdit. Que venait faire un Turner, maître de l'impressionnisme anglais, et un superbe Rossetti, génie préraphaélite, dans un intérieur aussi victorien et convenu ? Cet idiot de Slugly avait dû confondre les styles... Et où avait-il dérobé ces tableaux ? À eux seuls, ils excédaient largement le prix de la vieille propriété. Il fut cependant rassuré, le train de vie de son Super-vilain ne dépassait pas vraiment le sien. Il vivait parmi les vieilleries, et n'avait pas les

moyens de les entretenir correctement. Il remarqua encore une espèce de vieux chiffon suspendu au-dessus de la cheminée. Intrigué, il scruta le tissu d'un bleu délavé. Et la mémoire lui revint brutalement... Ce tissu effiloché était un morceau de sa propre cape. Il y avait des années, Slugly l'avait fermement agrippé et Hippolyte, pour se libérer, avait dû lui trancher le bras. C'était à la fin d'un combat épique dans l'ancienne bibliothèque. Le Vilain, dans un rictus de douleur, avait ramassé son bras, et s'était enfui avec la cape du Héros. Pourquoi la conservait-il ? L'objet entretenait-il sa haine ? S'agissait-il d'une sorte de fétichisme courant chez les esprits instables ?

Un petit couinement retint l'attention du Super. On aurait dit une souris torturée, ou le cri d'un chaton agonisant. Guidé par la triste plainte, Hippolyte emprunta un couloir sombre et poussiéreux. Il s'arrêta derrière une fine porte et tendit l'oreille. Le murmure souffreteux continuait. Prudemment, il l'entrebâilla et risqua un coup d'œil. Le spectacle l'électrisa autant qu'il l'amusa. La porte donnait sur une salle haute de plafond. Au fond, une scène avait été installée, et quelques chaises étaient disposées afin d'accueillir une audience imaginaire. Un imposant lustre, tout en verre et en dorures, éclairait l'ensemble. Du haut de leurs grands tableaux, la fine fleur de la littérature anglaise observait la scène d'un air réprobateur. Au milieu de l'estrade, un genou à terre, Lord Slugly gémissait plus qu'il récitait son texte. Il avait revêtu une cape rouge sombre, et tenait dans sa main un crâne humain à qui il s'adressait :

— *Now is the winter of our discontent
Made glorious summer by this sun of York ;
And all the clouds that lour'd upon our house
In the deep bosom of the ocean buried.*

Hippolyte ne put contenir un grand éclat de rire. La petite voix pointue de Slugly se tut. Paré de son costume théâtral, il se releva et fusilla le Super d'un regard noir. Que celui-ci soit arrivé au cœur de son antre ne semblait pas le déranger, mais qu'il se moque de la grande tragédie anglaise, voilà qui le faisait enrager. Hippolyte, la larme à l'œil, essayait de se maîtriser, mais le spectacle de cet Anglais vulgaire déclamant du Shakespeare, un crâne à la main, lui déclenchait de douloureux et incontrôlables spasmes abdominaux. Quand il se ressaisit enfin, il articula péniblement, entre deux ricanements nerveux :

— Slug, mon vieux, tu confonds Hamlet et Richard III...

Le Super avait réussi à se redresser, et contemplait le Vilain qui restait immobile, le visage haineux.

— Ben oui ! Le crâne, c'est « *to be or not to be* »... expliqua-t-il en haussant les épaules.

Et puis, soigne ta diction ! Ce ton nasillard et plaintif, c'est horripilant ! Et certainement pas digne de Shakespeare.

Il fit une pause, son regard balaya cette reconstitution de scène, et revint sur le Vilain :

— C'est bien d'essayer de te cultiver, mais tu dois en convenir : tu n'es pas fait pour le théâtre... Contente-toi d'écumer les bordels. Certes, ce n'est pas prestigieux, mais c'est moins nocif pour l'art et la littérature.

Slugly resta immobile, il parvint à lui répondre posément :

— *Poet* de mewde, *i don't need* ton avis. *Tou* n'est bon qu'à écwiwe de minables Haikous. Ne viens pas me donner des *lessons*.

— Ne parle pas de poésie, tu n'y connais rien, et tu salis tout ce que tu touches.

Le Super lui adressa alors un grand sourire, et poursuivit joyeusement la discussion :

— Alors c'est ici que tu vis ? C'est un peu miteux, mais pour un ancien enfant du trottoir, c'est une sacrée promotion sociale ! Ton alcoolique de mère serait fière de toi !

Hippolyte déambulait maintenant entre les chaises. De son doigt, il épousseta le rebord d'un meuble, et fit une moue dégoutée.

— Les Anglais ne peuvent pas tous être aussi sales... se dit-il suffisamment fort pour être entendu.

Revenant face au Vilain, il le sermonna :

— Slug ! Tout ça pour ça ? Voilà des décennies que tu salopes ma belle France, que tu en piétines les principes et que tu t'essuies sur sa beauté ! Tout ça

pour vivre seul dans ce manoir délabré ? J'en attendais un peu plus de toi... Je pensais me battre contre un grand Vilain... Au lieu de ça, je contiens juste les frasques d'un sale garnement qui cherche à se venger de la vie...

L'air désolé, il hocha la tête. Le visage de Slugly avait viré au rouge pivoine, ses muscles se tendaient, il mâchonnait sans but et grinçait des dents. Le Héros sentait la haine aveugler son adversaire, mais il ne voulait pas hâter le combat. Poursuivre cet échange, continuer à l'humilier, l'enfermer dans sa rage, et permettre à leurs énergies noires de se réunir... Autour d'eux, des grésillements devenaient perceptibles. De brefs flashes de lumière violette se faisaient plus fréquents. Une bulle entourait progressivement les deux Supers.

— Je comprends ton ressentiment, poursuivit le Héros. Tu viens des bas-fonds d'une civilisation orgueilleuse et décadente, tu te retrouves projeté dans une société raffinée et brillante. Tu es totalement dépassé... Comment un avorton ayant biberonné de la mauvaise *ale* toute son enfance pourrait-il apprécier la finesse de nos vins ? Comment le rejeton d'un père ivrogne et d'une mère démissionnaire pourrait-il s'intégrer à l'élite mondiale ?

Tu n'es que le produit de la société qui t'a vu naître, et tu n'as pas été suffisamment fort pour dépasser le terrible déterminisme social qui t'enchaîne. Je te plains, Slug...

Un filet de bave coulait sur le menton du Vilain, il écumait, sa respiration devenait bruyante. Hippolyte, fier de son travail, lui souriait tristement. L'atmosphère électrique s'était accrue. Des éclairs se formaient et déchargeaient leur énergie sur les murs. Une lueur violette et scintillante baignait la salle. Sans un mot, Slugly tendit le bras. La canne au pommeau de cristal qui reposait au pied de l'estrade fut brutalement attirée, et se jeta dans sa main. Il retrouva l'usage de ses jambes, son visage se décrispa.

— *I'm going to écwaser ta petite gweule, bastard !* gronda le Vilain. *Tou va souffwiw, and when i will have finished with you, j'iwai violer your lovely mawaîchèwe !*

Comme un chien prêt à bondir, Slugly allait et venait sur la scène, fixant le Héros face à lui. D'un geste ample, il jeta sa cape au sol. Il était vêtu d'un veston cintré, une lavallière protégeait son cou. Même à son domicile, il restait engoncé dans ses costumes multiséculaires. Cette lavallière masquait l'énorme balafre qui s'enroulait autour de son cou, conséquence d'une tentative de pendaison. L'énergie noire tourbillonnait autour d'eux et formait une large sphère. Le Vilain ne s'en rendait pas compte, mais Hippolyte sentait que fuir devenait impossible. Les énergies sœurs s'intriquaient et fusionnaient.

Slugly lança les hostilités. De sa canne, il visa et décocha un faisceau d'énergie pure à la face du Super. Ce type d'attaque était basique. Il ne s'agissait cependant pas d'effleurer ce rayon meurtrier. Hippolyte le dévia à l'aide de sa propre énergie. La canne à pommeau de cristal avait le pouvoir de canaliser le plasma incandescent, et de le propulser à longue distance, un peu comme les *kikohas* de maître Goku. Les *kikohas* représentaient le degré zéro de l'apprentissage du Héros japonais. Goku les concentrait sous forme de boule qu'il propulsait d'un mouvement des deux bras. Il y voyait la base de son pouvoir surnaturel, et aimait jongler avec ces boules de feu. Il ne s'agissait que d'un simple phénomène physique, loin de la mystique développée par la plupart des Supers. Hippolyte usait peu de ce faible artifice. L'énergie pure ne lui servait qu'à se faire cuire un œuf, ou réchauffer un café. En combat, il utilisait plutôt des techniques de combat de niveau trois, ou supérieures.

Les deux ennemis ne se lâchaient pas des yeux, l'Anglais sur son estrade, le Français au parterre. La première attaque avait pulvérisé les chaises. Slugly effectua un rapide demi-tour, présentant son dos à l'ennemi. Il se retourna brutalement, la main gauche tendue. Elle emmenait avec elle une véritable surpression d'air qu'il projeta sur le Super. *The slap of Azincourt*, « La claque d'Azincourt », se dit Hippolyte, une attaque violente et précise. En un clin d'œil, il pivota et évita le souffle gazeux qui déchira sa cape. Un genou encore au sol, il déclencha immédiatement la riposte. Une lueur dorée apparue autour de sa ceinture. Il se releva alors que Slugly, battant provisoirement en retraite, cherchait à s'abriter derrière un piano. D'un violent coup de poing, le Super propulsa une masse dorée et brûlante. Le fameux *Ryu-ken*, littéralement « le poing du dragon », un grand classique du combat nippon de la fin du XXe siècle.

Dans cette nuée ardente, les anciens croyaient voir un animal fabuleux. Les experts russes avaient prouvé qu'il ne s'agissait que de fission nucléaire au sein d'un jet d'énergie blanche. Le piano fut carbonisé. Slugly, qu'un cylindre de cristal protégeait, réapparut souriant :

— *Totally* dépassée, *your old madgie noiwe* !

— Il n'y a rien de magique, lui rétorqua le Super, juste de la physique non encore expliquée.

Et il ajusta rapidement un *Coup de Jarnac* qui frappa le Vilain à la cuisse. Cette fois-ci, ce dernier accusa le coup et tomba à genou. Les grands rideaux rouges bordant la scène commençaient à se consumer. L'énergie entourant les combattants dégageait une énorme chaleur. Slugly suait à grosses gouttes. Il ôta lentement son veston et arracha sa lavallière. En simple chemise, il exposait son torse au Super. Y voyant l'occasion d'éprouver sa nouvelle théorie : un Super-héros et son Super-vilain sont indissociables et ne peuvent pas se tuer, Hippolyte lança une *Attaque du sanglier*. Il fonça tête baissée sur le Vilain, sa vitesse devint supersonique. Il était à deux doigts de le pulvériser lorsque Slugly se jeta à terre, s'aplatit, et devint aussi fin que du papier. L'*Attaque du sanglier* le survola, le dépassa et percuta le lourd pilier Est du manoir. Un bon quart de la toiture s'effondra. Le Vilain reprit son ricanement :

— Oh, oh ! *tou n'as donc aucoune imagination* !

Hippolyte s'épousseta brièvement, et se remit en garde. Les deux adversaires tournoyaient à nouveau, l'un face à l'autre. Le Super déclama alors à haute voix :

— « Et s'engage la danse des titans,

La violence et la haine s'unissent,

Que la mort fasse son office ! »

— *Oh, please* ! *Stop your poésie*. Tes haïkous sont widicoules.

— Écoute, ne serait-ce qu'une fois ! Que tu aies l'occasion de connaître la beauté !

— Et apwès, *tou* me wefewas la *tiwade du nez* ?

Hippolyte fut surpris :

— Tiens ! Tu as lu *Cyrano de Bergerac* ? Je te croyais plus inculte. Je pensais que mon nom n'était pour toi qu'un arrêt de bus sur la ligne 5. Je t'y ai tellement vu m'y attendre...

Slugly s'immobilisa. Ses jambes et ses bras ondulèrent et triplèrent de volume. Une vague gigantesque naquit de son buste, et se propagea à sa tête. Sa peau était devenue verte et écailleuse, il fixa le Héros de son regard de lézard. Un *Big Bang Kaméhaméha*, analysa rapidement Hippolyte, la *Vague destructrice de la tortue*, une attaque de niveau 5, mélange d'un *Kaméhaméha* avec un *Big Bang Attack*. Comment ce pochtron d'Anglais maîtrisait-il une telle technique ? Brusquement, la vague verdâtre et mortelle déferla, ses flots bouillonnants se jetèrent sur le Héros. Celui-ci eut juste le temps de se replier, et d'effectuer une *Elegante Veronica*, une des techniques d'esquive favorites de Super Lopez. Cette passe tournoyante avait l'art d'éclipser les plus violentes attaques. La vague passa et s'éclata lourdement sur la paroi où trônait le portrait de Charles Dickens. Le mur et le tableau disparurent dans un tourbillon d'écume. Un deuxième quart de la toiture s'effondra. Slugly réapparut, le teint encore un peu vert.

Hippolyte débuta de violents mouvements du bras droit. Un éclair en forme de sabre jaillit de son poignet et fouetta dans un sifflement ce qui restait de la scène. Slugly n'eut que le temps de le couper par un demi-cercle de sa canne.

— *La Botte secwète de Lampouwde, Le Capitaine Fwacasse...* Cywano ! hurla le Vilain. *Please, we are fighting ! We don't study lettwes modewnes !*

Le Héros le regarda, amusé :

— Vraiment Slug, tu me surprends. Tu as lu Théophile Gautier ?

— *I have some notions of littéwatuwe fwançaise*, même si ces scwibouillawds *will never wivalisent with* nos gwands *english* auteuws.

— Et d'où tiens-tu cette maîtrise du *Big Bang Kaméhaméha* ? Je croyais en être le seul dépositaire.

La réponse se fit attendre. Slugly s'amusait. Il lâcha d'un ton badin :

— Oh ! *This little attack* de déboutant. *I dine often in a japanese restaurant.* Le patwon *must have* enseigné *me* entre les *sushis* et les *kaisakis*...

Cet Anglais avait-il pu recevoir un enseignement autre que les coups de trique de sa mère ? Le feu dévorait les murs et les rideaux. La toiture totalement effondrée, les combattants évoluaient dorénavant à l'air libre. Des éclairs striaient l'obscurité. La sphère les entourant s'était encore épaissie, mais son diamètre commençait à décroître, comme si cette énergie voulait se condenser. Le combat s'allongeait, les Héros enchaînaient attaques et esquives. Leurs mouvements étaient presque élégants, comme une chorégraphie bien réglée. Ils semblaient faits pour s'affronter. Hippolyte tenta une *Botte Secrète du Napolitain*, mais Slugly, l'ayant anticipé, lui opposa un *Changing of the Guard* exécuté tout en raideur. Le Vilain, combattant sur la grande table victorienne, lança un de ses coups les plus vicieux. Il se redressa, et d'un simple mouvement de poignet, amorça un *Hello from the Queen*. Cette attaque, aussi discrète que puissante, avait soumis des empires. Le Héros, les bras croisés, le regardait faire. Mais que croyait-il, ce présomptueux d'Anglais ? Comment un salut, aussi monarchique soit-il, pouvait-il avoir la moindre influence sur un vieux républicain comme lui ! L'attaque le décoiffa à peine.

Hippolyte se persuadait qu'aucun coup, aussi violent soit-il, n'aboutirait à une victoire. Ils se tenaient en respect. Une force supérieure semblait régir le combat. Il se décida enfin. Il ne voulait pas en arriver à de telles extrémités, mais il avait besoin de savoir. La mort d'un Super était-elle possible ? Il se prépara à déclencher une attaque d'une extrême puissance, niveau 7 ou 8, on ne savait plus trop... Mal exécutée ou déviée, elle pouvait détruire la moitié de la ville. Un instant, il fut tenté par un *Satan Miracle Special Ultra Super Mega Punch*, mais le doute planait sur cette attaque mythique. Il pouvait aussi s'agir d'une fumisterie inventée par la confrérie des Héros japonais pour impressionner le monde occidental. Il se rabattit sur un *Final Kaméhaméha*, l'attaque qui avait terrassé la flotte du Pacifique en 1941 à Pearl Harbor. L'air absent, le Vilain contemplait ses tableaux, le Turner et le Rossetti. Il se doutait bien qu'un malheur allait leur arriver, il les caressait une dernière fois du regard. Hippolyte prépara un *Final Flash*, bien gros et bien brillant. Pour cela, il brassa de ses bras l'air et les énergies sombres. Comme des fils de barbe à papa, celles-ci se cristallisèrent, et finirent par former de gigantesques boules cotonneuses. Il

joignit les bras, et les maintint au-dessus de sa tête. Puis, ses jambes et son buste se mirent à onduler comme une vague. Ses deux mains accueillirent le *Kaméhaméha* naissant. Sa peau devint verdâtre. D'un geste ample et souple, c'était là le secret de cette attaque, il saisit le *Final Flash* et propulsa l'ensemble vers le Vilain, toujours perdu dans l'admiration de ses toiles. La vague destructrice pulvérisa ce qui restait du manoir. Le Turner, le Rossetti, la collection de thés, le mobilier victorien, tout disparut. Le cimetière adjacent et son *Union Jack* furent également balayés. La vague retomba.

À quelques mètres, une sphère violette scintillait. Elle disparut brutalement, honteuse de s'être laissé surprendre par le Super. Slugly lentement se redressa, se retourna et contempla Hippolyte :

— Tu as étewnué sacwement fowt, mon vieux ! Je voulais *protect myself with my cape, but I lost it ! Why you épawgne me* ? demanda-t-il étonné.

Quelque chose clochait. Le Vilain n'avait pas succombé à ce tsunami destructeur. Une mystérieuse force l'avait même secouru. La sphère énergétique se resserrait autour d'eux.

Vingt-cinq ans, il lui aura fallu vingt-cinq longues années pour comprendre la supercherie. Les Super-héros et leur Super-vilain ne font qu'un... Les Vilains n'ont jamais été là pour combattre les Héros, encore moins pour salir l'humanité. Cette dernière a toujours su se débrouiller seule. Et depuis des siècles, les Supers, et la commission internationale, cherchent à se convaincre de leur utilité dans ce bas monde. Des anomalies énergétiques, des épiphénomènes, voilà ce qu'ils sont. Et pourtant les Super-héros, dans leur inconséquence, ont déclenché bien des catastrophes, voire des guerres. Tout en étant persuadés du bien-fondé de leurs actions. Il avait gâché sa vie et prenait aujourd'hui la mesure de son erreur.

Dans les décombres fumants, les deux Supers se regardaient, Slugly méfiant et étonné, Hippolyte triste et dépité. Il ne tenait plus à se défendre. Que Slugly en finisse ! Son *Final Kaméhaméha* était resté impuissant. Le Vilain le fixait, une étrange lueur dans les yeux :

— *Tou m'as épawgné ? le questionna-t-il. Tou me pwends pouw qui ? I don't need your pitié. Kill me if you can.*

Les poings serrés, un mauvais sourire apparut sur son visage.

— *I'm maybe twop faible pouw toi ?*

— Non Slug, ce n'est pas ça... J'ai juste foiré la fin de ma vague. Ça arrive... Tu ne concentres pas assez le *Flash*, tu encaisses mal le recul, et la vague se barre vers le haut... C'est ce qui m'est arrivé à Paris quand j'ai cramé Notre Dame. J'ai pas bien concentré le *Flash*...

Le Super souriait tristement. Le Vilain fulminait. Être pris en pitié, voilà bien une chose qu'il ne pouvait supporter ! Et par un Super-héros en prime ! Chez les Vilains, on avait encore des principes ! On s'asseyait sur la compassion et la miséricorde, et on achevait froidement l'ennemi.

— *Tou as foiwé ton attaque, my friend ? Well, je ne vais pas te water...*

Et joignant le geste à la parole, il rapprocha les bagues qu'il portait à ses deux majeurs.

— *Crown Jewels*, annonça-t-il, *Les joyaux de la couronne*, la plus puissante *attack* de notre belle *monarchy* ! Je vais te la mettre dans la gueule... *With no pity*...

Hippolyte n'esquissa pas même un geste de défense. Il regardait les deux bagues du Vilain briller d'un éclat rubis. Elles émirent une flamme vive qui, après quelques secondes, mesurait déjà plusieurs mètres de haut. Plus Slugly rapprochait les deux bagues, plus la flamme grandissait. Jamais *Les Joyaux de la Couronne* ne lui avaient paru si merveilleux... Il détourna le regard de la flamme qui dominait le jardin, et fixa le Héros.

— Mouwiiw la tête tranchée ? Cela te convient-il ?

Hippolyte acquiesça. Dans sa fureur, le Vilain se mit à tourner, entraînant avec lui la flamme. Il tournait et elle balayait l'espace. Puis, il inclina ses mains. La flamme s'abaissa et décapita la cime des arbres les plus proches. Le Super ne prit pas la peine de s'agenouiller. Autant en finir rapidement. Quand la flamme s'approcha de sa tête, il vit son intensité faiblir. Elle se raccourcit bientôt. La rotation de Slugly se fit moins rapide. Il s'arrêta et écarta brutalement les mains, stoppant ainsi l'attaque. Toujours rouge de fureur, il dévisageait le Super de ses yeux exorbités. Ses tempes battaient, son corps ruisselait de sueur :

— *What the fucking hell* ? hurla-t-il. Cyrano, bowdel, à quoi joues-tu ? Tu te laisses décapiter *now* ?

— Je me sens un peu las, Slug... Ne veux-tu pas en finir, s'il te plaît ?

Mais le Vilain s'était calmé, il flairait l'embrouille. Il regarda brièvement autour de lui, et ne découvrit aucune contre-attaque sur le point de l'assaillir. La sphère énergétique violette continuait de se resserrer. L'apercevant pour la première fois, il étouffa un juron :

— C'est quoi cette *mewdwe around us* ? Tu y es pour quelque chose ?

— Non, je n'y suis pour rien. Je pense qu'il s'agit de nos énergies sœurs qui cherchent à fusionner.

— *Our sister energies* ? Tu déliques ?

Hippolyte ne bronchait pas. Les yeux dans ceux du Vilain, il lui demanda

posément :

— Slug, pourrais-tu en finir avec moi ?

Mais Slugly n'écoutait plus, son regard errait sur le champ énergétique maintenant si proche qu'il pouvait l'effleurer en tendant le bras.

— *Our sister energies...* répéta-t-il doucement.

Puis laissant le silence s'étirer, il revint au Héros :

— *Why do you want to die ? What's the problem ? Are you malheureux in your super life ?*

— Slug, écoute, je ne vais pas te livrer tous mes états d'âme, on n'est pas sur un divan. Tu tiens la chance de ta vie, supprimer ton Super-héros ! Le rêve du Joker et de Magneto, profites-en !

— *No, no, no, there is anguille sous woche, as the French say !*

Hippolyte commença à s'agacer :

— Mon cher Super-vilain, cela fait vingt-cinq ans que je gère quotidiennement tous les petits tracasseries et autres emmerdements de notre ville. J'évite les accidents des chauffeurs de bus alcooliques, je rattrape les avions mal entretenus, je résous les guerres de gangs. Depuis peu, je dois aussi balayer les décharges sauvages, retrouver les chats perdus, secourir les étudiants dégénérés et les milliardaires suicidaires. Pendant ce temps, monsieur Slugly écume les bordels de la ville, court les débits de boisson, se paye du bon temps, et se roule dans le péché sans endosser la moindre responsabilité. Oui, il y a anguille sous roche ! Pourquoi devrais-je me faire exploiter de la sorte, pendant que tu as la belle vie ?

Slugly fut plus surpris par cette attaque que par un *Roga Fufu Ken* :

— Qu'est-ce que j'y peux, *if you are a Super-héros* ! bredouilla-t-il. *It's your life, it's your job...*

— Non ! Ce n'est pas mon *job* de gérer l'incompétence de cette ville et ces cons d'humains. Et ma vie... est une vie de merde !

— *And, what ?* tu veux quitter le costume ? Tu veux abandonner ?

— Oui, Slug... Tue-moi, si tu le peux... Je t'en prie...

C'était au tour du Vilain de voir sa vie et ses souvenirs défiler. Tous ces bons moments, ces crimes, ces défis, ces catastrophes parfois. Et ces pièges, ces

embuscades, ces défaites souvent... Tout cela pour rien ? Parce que monsieur Cyrano le Vengeur avait des problèmes de conscience...

— *No*, Cywano ! *Tou* ne peux pas gâcher *my life because of your* médiocrité. *Sorry*, *tou* dois continuer *to be my* meilleuw *enemy*. Je ne vais pas te *touer today* !

Ils se faisaient face, la sphère les entourait de si près qu'elle les empêchait de s'éloigner. Hippolyte se radoucit :

— Slug, nos énergies vont fusionner. Je ne sais pas exactement ce que cela signifie mais, dans tous les cas, cela risque de mal se terminer. De toute manière, je ne pense pas que tu sois en mesure de me tuer. Elles t'empêcheraient, comme elles le font depuis des années, comme elles viennent de le faire à l'instant avec mon *Final Kaméhaméha*.

— *But*, de qui *pawles tou* ?

— De nos énergies sœurs mon vieux. Toi et moi, c'est la même chose, les deux facettes d'une même pièce, Docteur Jekyll et Mister Hyde... Depuis vingt-cinq ans...

Le Vilain le contemplait, médusé :

— Et là, elles vont fusionner, montra Hippolyte en frôlant la sphère énergétique de sa main. Et nous avec... On va redevenir poussière... J'espérais que, en me tuant, tu me débarrasses de ces satanés super-pouvoirs...

Slugly se mit à tourner sur lui-même, cherchant une échappatoire à ce piège improbable, mais la sphère grésillait tout contre son visage. Les mouvements devenaient difficiles. Il se retourna, et se retrouva le visage collé à celui d'Hippolyte.

— *But, I don't want to* fusionne *with you* Cywano !

— Tu peux m'appeler Hippolyte, lui répondit-il. Cyrano, c'est un peu pompeux. Et pour la fusion, je ne suis pas certain que nous ayons le choix...

Le Vilain paniqua. De grosses larmes lui vinrent au coin des yeux, il fut pris de tremblements et balbutia :

— *Mummy...*

Hippolyte lui serra alors les poignets. L'énergie noire les entourant leur frôlait la nuque. Leur chevelure commença à grésiller.

— Slug, tu dois me faire confiance, lui dit-il calmement. Si nous ne faisons qu'un, nous pouvons peut-être nous en sortir ensemble.

Et il récita :

— *Comme dans l'aurore*
Ton feu me caresse,
Printemps, bien-aimé !
Par mille félicités d'amour
Se presse contre mon cœur
De ta flamme éternelle
La sensation sainte,
Beauté infinie !

— Ganymède, Goethe, bafouilla Sulgly en reniflant bruyamment.

Hippolyte le regarda, il n'en revenait pas de le découvrir ainsi, un poète, presque un intellectuel... Il prit alors tendrement le Vilain dans ses bras. Il n'opposait plus de résistance. Rapprochant son torse du sien, il saisit sa nuque d'une main, et pressa ses lèvres sur les siennes.

La sphère énergétique se figea un instant, puis fusionna. Une intense clarté illumina la nuit obscure. Pendant plusieurs minutes, des sphères concentriques d'énergies pures, tantôt noires, tantôt blanches, convergèrent et s'unifièrent. Les énergies se contractèrent alors en un point. Puis, une puissante déflagration souffla la campagne. Le silence et les ténèbres revinrent.

Dans la salle à manger de l'ancien manoir en ruine, deux personnages en guenilles se contemplaient. Ils se tenaient dans les bras, les yeux dans les yeux, unis depuis toujours.

Le taxi le déposa à l'entrée d'un chemin cabossé. Slugly paya la course. Alors que le véhicule s'éloignait, il le salua. Le Vilain ricanait, cette bleusaille de taxi s'était laissé abuser par son faux billet de 50 euros.

Il s'engagea dans l'allée. C'était dimanche, il était 11 heures et Slugly se sentait bien. Le soleil réchauffait la campagne et, depuis plusieurs mois, ses cicatrices ne le faisaient plus souffrir. Il s'arrêta quelques instants pour admirer les superbes artichauts et autres cucurbitacées qui poussaient dans le potager voisin. En fait, il y avait là des dizaines d'espèces de légumes différents qu'il aurait été bien en peine de nommer. Il ramassa un bouton d'or, et l'enfila à sa boutonnière. Il longea bientôt un corps de ferme récemment rénové. Le bâtiment contourné, une charmante fermette apparut. Au lieu d'aller à la porte d'entrée en bois massif, il se dirigea vers une autre plus petite et vitrée. Il percuta légèrement le carreau et patienta les mains dans les poches, la canne sous le bras. Sa canne au pommeau de cristal, voilà une des dernières choses qui le rattachait à son ancienne vie. Même son costume, il l'avait changé. Un besoin pressant de renouveau l'avait poussé à franchir cent ans de mode, et à entrer de plain-pied dans le vingtième siècle. Il en était fier de son beau costume trois-pièces, couleur crème, finement rayé. Un chapeau de feutre, dans le plus pur style des mafiosi siciliens, avait remplacé le haut-de-forme.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître le beau visage de Colette.

— Salut Slug, tu peux entrer par la grande porte, tu es le bien venu ici, lui dit-elle d'un ton moqueur.

— Bonjour ma chèwe ! Je bwulais d'envie de te wevoiwe ! Attendwe que cette louwde powte s'ouvwe me pawaissait insuwmontable.

— On t'a connu moins galant.

Colette vérifia la cuisson de sa poêlée, jeta un œil sur le gigot qui devrait tranquillement, s'essuya les mains, et franchit la petite porte qui menait au jardin.

— Une cigawette, twès chèwe ?

Joignant le geste à la parole, Slugly en sortie une de la poche de son veston, et

lui tendit.

— Tu sais bien que je ne fume que pour réfléchir et pour faire parler les autres.

— Il s'agit bien de cela !

— Que t'arrive-t-il pour venir me chercher en cachette ? Des petits problèmes de cœur pour le plus grand des Don Juan ? Ton manoir s'est à nouveau écroulé ?

Slugly souriait :

— *Just* le plaisir de causer ! Mon manoir va très bien, il est presque fini. Formidable ce système d'assurances ! Je ne pensais pas que l'on puisse me rembourser l'intégralité d'un bâtiment que j'ai volé !

— Vu ce qui en restait, ils ont dû croire à une météorite... Et comment va cette petite Brésilienne qui t'accompagnait dernièrement ?

— Oh ! Je l'ai remplacée par un petit italien. J'adore la finesse des visages toscans ! Ce garçon est formidable, il m'a fait découvrir des vins d'une grande élégance ! Les boudeaux de ton chauvin de mari n'ont qu'à bien se tenir.

Colette fumait lentement, appuyée sur le rebord de la fenêtre.

— Et tu n'as jamais eu envie de te poser, de profiter de la vie avec une même personne ?

Radieux dans ce soleil printanier, Slugly s'amusait à faire des ronds de fumée :

— Mais, chère amie ! Je suis volage, foncièrement volage. Je papillonne, je batifole de fleur en fleur. Et ce n'est pas là mon plus gros défaut ! Que veux-tu... Mon physique de *star* m'a condamné à cette vie. Et mes yeux ravageux... Tu les aimes mes yeux ravageux ?

— Tu as les mêmes que mon beau gosse de mari, répondit-elle doucement. Signe d'une fraternité certaine...

— Et comment va-t-il ton père de mari ? Il n'a pas la bedaine qui gonfle, depuis qu'il ne me coule plus après ?

— Non, il s’entretient, et le vol à haute altitude ne semble pas lui manquer. Il trouve ses vertiges dans son journal et la littérature. Tu vas le rejoindre ? Si tu ne veux pas voir ton repas carbonisé.

— Oh ! Que nous pwépawes tu de bon ? Je waffole de votwe gastwonomie !

— Tu as bien changé Slug, toi qui crachais sur le poulet vin jaune aux morilles.

— *It was a long time ago...* Même si je gawdewai toujours un faible pouw les *chutneys* !

Slugly passa dans la cuisine et, en habitué des lieux, fila vers le salon.

— Slug ! le rattrapa Colette. Ton français devient exquis. N’abandonne pas complètement ton petit accent.

L’ancien Vilain lui jeta un regard enjôleur. Il adorait toujours autant les compliments mais, aujourd’hui, il appréciait qu’ils soient sincères. Il entrouvrit la porte du salon. Devant la cheminée, le Héros finissait son journal. Il pestait encore sur la médiocrité des hommes, mais le faisait avec moins de passion. Lui aussi avait atteint une certaine sérénité, sa sciatique ne le faisait plus souffrir. Slugly se faufila derrière son fauteuil et déposa un baiser délicat sur sa calvitie. Vieux réflexe de Super, Hippolyte le saisit rapidement par le cou et le bascula par-dessus son épaule. Il se retrouva à genoux, le bras du Super lui enserrant la gorge.

— Tout doux mon ami, tu fwoisses mon gilet, murmura Slugly à moitié étouffé. Tu as pewdu tes pouvoiws, mais pas vwaiment ta wapidité !

Hippolyte desserra l’étau qui étranglait le Vilain.

— Slug, même avec tes amis, tu gardes tes mauvaises habitudes...

Il l’aida à se relever et le serra, légèrement cette fois-ci, dans ses bras.

— Comment vas-tu vieille crapule ? As-tu réussi à te faire embaucher dans la nouvelle équipe municipale comme conseiller artistique ?

Slugly défroissa son veston du revers de la main, s’installa dans le large fauteuil club qu’il affectionnait, et contempla le Super :

— Hippo, tu n'imaginewas jamais... Ils ont essayé de m'awnaquer ! Moi Slugly, le Supew Vilain !

Il se rejeta au fond du fauteuil :

— Je les ai envoyés paîtwe... Si même l'administwation devient malhonnête, suw qui pouvons-nous compter ?

— Tu exagères, depuis la débâcle de Boumbanqueur et de de la Vorèle, l'administration s'est nettement améliorée. Tous les deux derrière les barreaux... Pour avoir essayé de s'égorger en public... Sacré leçon de vie.

— Un peu gwace à moi, tout de même. J'ai bien fait d'owganiser les retwouvailles entwe le gwos maiwe et sa liposucée de femme. Avec de la Vowèle tenant la chandelle ! Mewveilleux spectacle !

— Toujours est-il qu'ils semblent mieux se débrouiller sans nous.

— Et nous sans eux ! rétorqua le Vilain.

Hippolyte avait posé son journal. Il ramassa une enveloppe qui trainait sur la table.

— Nous faisons maintenant partie de leur monde.

De l'enveloppe, il retira une lettre qu'il tendit à Slugly.

— Regarde, ma radiation officielle de l'ordre des Super-héros, et par conséquent la tienne.

Slugly lut le courrier, l'air perplexe.

— Et wien n'a bougé ? Pas de wéaction sur l'étwange compowtement de nos énewgies wespectives, et leuw étonnante fusion ? Ils l'ont lu au moins notwe wappowt ! Deux cents pages de physique de haut vol, des conclusions audacieuses, tout ça pouw une simple wadiation... Ils sont du genwe neuwasthénique les wesponsables de ta *super-commission* ?

— Ne t'énervé pas Slug, ils ont trop à perdre.

Colette interrompit la discussion. Le repas était prêt, et il ne s'agissait pas de rater la séquence parfaite des plats à venir. L'eau à la bouche, les Supers

s'installèrent. Hippolyte déboucha une bouteille.

— Ausone 2009, offerte par ce bon vieux Henri !

— Tu as bawboté cette bouteille dans la cave du maiwe ! s'exlama le Vilain. Mais, je te félicite *my friend*, c'est ton pwemier méfait !

Tous les trois, ils portèrent un toast à leur nouvelle vie. Slugly en convint : ce bordeaux valait bien un petit italien. La discussion était agréable, Colette brossa un tableau détaillé de l'évolution de la pègre locale. Après de longues années d'absence, la police refaisait surface. Un petit commissaire se battait bec et ongle contre le système mafieux. Plusieurs pans de l'économie avaient pu être nettoyés.

— Et tu tiens toujouws ta boutique ? demanda Slugly.

— Non, répondit la maraîchère, le syndicat a besoin d'une cheffe expérimentée, et à plein temps. Il y a encore du boulot pour débarrasser cette ville de ses incivilités.

Hippolyte la regardait, manifestement très fier. Les plats défilaient et, devant tant de succulence, Slugly demanda à Colette si elle ne voulait pas un deuxième mari. Le Super ne se formalisa pas. Il était au-delà de ces petites considérations mesquines. Tous deux avaient évolué. Ils avaient dû balayer la plupart de leurs croyances, et se reconstruire une identité. Ils avaient passé des soirées à détailler leur vie, à se rappeler des évènements ayant précédé leur accession au statut de Super. Ils avaient recoupé mille faits, avaient mis en parallèle la chronologie de leur vie. Tout concordait. Le couple Héros-Vilain était indissociable, une sorte de mythe de l'androgynisme énergétique. Certains points restaient obscurs, et malgré une sublime charlotte aux fraises, le sujet revenait sur la table, comme une plaie n'arrivant pas à cicatriser.

— Tu sais Hippo, commença le Vilain, quand j'étais Super-vilain, je ne me wendais pas compte que j'étais méchant. Je faisais les choses comme ça, sans y penser... Je n'ai jamais eu l'impwession de faiwe du mal. J'étais l'infâme Slugly, et j'accomplissais ma mission... sans wéflaichiw. Toi, tu savais que tu faisais le bien ?

— Moi... Je pensais bêtement que l'âme humaine était bonne. J'étais persuadé

que l'humanité progressait sans cesse, et que je devais accompagner ce mouvement. Mais aujourd'hui, je m'en rends bien compte, je n'ai jamais fait le bien... Tu créais des déséquilibres, et moi, par mes actions, je rééquilibrais inconsciemment les énergies. Simple affaire de physique, aucun rapport avec des considérations morales. Nous n'avions aucun libre arbitre.

— On est mieux à jouer à la belote, hein mon gwos pépèwe ! lui assena le Vilain.

— Oui probablement... En tout cas, on est moins nocif. Une société n'a pas besoin de sauveurs providentiels, elle a besoin de citoyens. Et pour son équilibre, Rousseau vaut certainement mieux que mon vieux maître Goku.

Le repas terminé, ils passèrent au salon. Hippolyte s'éclipsa une minute, et revint avec une belle théière fumante.

— Oh, oh ! *English tea* ! s'exclama Slugly. Tu as bien changé *my frenchy*, apwès toutes les salopwies que j'ai entendues suw ma boisson favowite !

— Je le fais pour toi mon vieux. Ne pense pas que j'y prenne un quelconque plaisir, persifla le Super.

Le Vilain le regardait lui aussi d'un air moqueur. Il ajouta :

— À pwopos de plaisiw, une chose me tawaude depuis quelque temps. Quand nous étions coincés dans la sphèwe énewgétique, tu m'as embwassé pour réuniw nos êtwe, soit ! Moi pouwquoi as-tu mis la langue ?

Colette explosa de son beau rire gras.

— Vous ne vous combattez plus, mais vous n'avez pas fini de vous chercher ! Parlons plus sérieusement, Slugly, comment fais-tu pour t'en sortir financièrement ? Tu n'as jamais rien eu, jamais rien fait d'honnête.

— Oh, je bwicole ma chèwe. Je n'ai aucun diplôme, mais les bas-fonds de *London*, et la vie de Supew-vilain est la meilleuwe des écoles. *Don't worry*. Et je wajoutewai que je ne tue plus pewsonne.

Slugly en faisait beaucoup plus qu'il n'en disait. Ces dernières semaines, son train de vie avait encore augmenté. Il avait dû trouver un bon filon, conseiller fiscal ou lobbyiste zélé. C'est qu'il en avait de l'expérience à revendre.

— Et toi Hippo, ça va le boulot ? le questionna-t-il. Tu pewsistes à gwatter le papier pouw engwaissier le compte en banque de tes patwons ?

— Non, je leur ai donné ma démission avant-hier. Me voilà enfin un homme libre. Un simple humain, mais libéré de ses chaînes.

— Et que comptes tu faiwe de ta vie ? Si ce n'est pas indiscwet ?

— Ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. J'ai repris mes études là où je les avais arrêtées, et j'écris.

Confortablement installé dans son fauteuil club, Slugly sortit une cigarette et l'alluma tranquillement. Il regardait son ami. Il était profondément heureux que ce dernier ait retrouvé sa voie. Mais il ne pouvait s'empêcher de se moquer.

— Et ça paye ? Que faut-il écwiwe pouw deveniw millionnaiwe ? Des womans d'amouw ?

Hippolyte, lui aussi, était heureux. Son regard couvait sa femme et son redoutable ami. Il prit le temps de boire une gorgée de thé, simula un rictus de dégoût, et lui répondit :

— Des super-histoires.